NUMÉRO SPÉCIAL HORS-SÉRIE - AVRIL 2025

LODJ MAG

WWW.LODJ.MA/MAGAZINE

LE LIVRE UNIVERSITAIRE MAROCAIN : UN SAVOIR EN CIRCUIT FERMÉ ?

OLM SOUISSI

ÉDITION MAROCAINE : ENTRE VITALITÉ STATISTIQUE ET VULNÉRABILITÉ STRUCTURELLE

VERSION POST-EVENT + VIDÉOS

REVUES MAROCAINES : UNE PRODUCTION PROLIFIQUE MAIS INVISIBLE ?

SCAN ME!

SIEL 2025

UN SALON, QUINZE FISSURES, DIX PROMESSES

MAGAZINE 100% WEB CONNECTÉ & AUGMENTÉ EN FORMAT FLIPBOOK !
VERSION NON-COMMERCIALE

L'ODJ TV

LA WEB TV ECO & ECO

LA WEB TV QUI ALLIE ÉCONOMIE ET ÉCOLOGIE

POUR UN AVENIR DURABLE !

+150.000 TÉLÉSPECTATEURS PAR MOIS | +20 ÉMISSIONS | +500 ÉPISODES

SOMMAIRE

INTRODUCTION : LIRE LE MAROC DANS SES MARGES ÉDITORIALES

ÉDITO : SIEL 2025 : UN SALON, QUINZE FISSURES, DIX PROMESSES

ÉDITION MAROCAINE : ENTRE VITALITÉ STATISTIQUE ET VULNÉRABILITÉ STRUCTURELLE

QUAND LE LIVRE DEVIENT ÉCOLE : LE POIDS DE L'ÉDITION SCOLAIRE DANS LE PAYSAGE MAROCAIN

LE LIVRE UNIVERSITAIRE MAROCAIN : UN SAVOIR EN CIRCUIT FERMÉ ?

REVUES MAROCAINES : UNE PRODUCTION PROLIFIQUE MAIS INVISIBLE ?

TRADUCTION AU MAROC : UN CHANTIER CULTUREL À DEMI-OUVERT

PRIX LITTÉRAIRES MAROCAINS : HONNEURS SYMBOLIQUES OU MOTEURS DE TRANSFORMATION ?

LANGUE D'ÉDITION AU MAROC : L'ARABE RÈGNE, MAIS QUELLE PLACE POUR LES AUTRES ?

LE LIVRE NUMÉRIQUE AU MAROC : L'INFRASTRUCTURE SANS LA LECTURE ?

CÉRÉALES ET LÉGUMINEUSES : BLÉ SOUS PRESSION, SOUVERAINETÉ SOUS TENSION

ÉDITION RÉGIONALE AU MAROC : LE DÉSERT AU-DELÀ DU PÉRIPHÉRIQUE ?

LE LIVRE JEUNESSE AU MAROC : ENTRE BONNE VOLONTÉ ET TERRAIN MINÉ

LES MAISONS D'ÉDITION MAROCAINES : ENTRE ARTISANAT PASSIONNÉ ET PRÉCARITÉ CHRONIQUE

ÉDITION SCIENTIFIQUE AU MAROC : LA RECHERCHE CONFINÉE À SES LABORATOIRES

LA POÉSIE MAROCAINE : SURVIVANCE D'UN ART OU LABORATOIRE DU SENSIBLE ?

LE ROMAN MAROCAIN CONTEMPORAIN : PLURALITÉ DES VOIX, FRAGILITÉ DES ÉCHOS

L'ESSAI AU MAROC : UN GENRE EN SURSIS ENTRE ÉRUDITION ET INVISIBILITÉ

Imprimerie Arrissala

I-MAG SPÉCIAL SIEL 2025 – NUMÉRO HORS SÉRIE

DIRECTEUR DE PUBLICATION : ADNANE BENCHAKROUN

ÉQUIPE DE RÉDACTION : ADNANE BENCHAKROUN – MAMOUNE ACHARKI

MISE EN PAGE : HIND ED-DBALI

WEBDESIGNER MAQUETTES / COUVERTURE : NADA DAHANE

DIRECTEUR DIGITAL & MÉDIA : MOHAMED AIT BELLAHCEN

L'ODJ Média – Groupe de presse Arrissala SA

Retrouver tous nos anciens numéros sur : www.pressplus.ma

LIRE LE MAROC DANS SES MARGES ÉDITORIALES

Il ne suffit pas de compter les livres pour comprendre une société. Il faut apprendre à les écouter. Derrière les statistiques flatteuses du secteur éditorial marocain, derrière les 3 482 titres publiés en une année, se dessine un paysage contrasté, parfois éclatant, souvent fragile. Ce numéro spécial du magazine IMAG, conçu à l'occasion du Salon International de l'Édition et du Livre (SIEL 2025), propose de lire le Maroc non pas à travers ses vitrines culturelles, mais par ses marges : celles de ses territoires oubliés, de ses langues peu publiées, de ses genres littéraires négligés, de ses lecteurs absents.

Ce dossier ne prétend pas dresser un état statistique du livre. Il propose plutôt un diagnostic sensible, presque clinique, de la fabrique éditoriale marocaine. Chaque article entre dans une dimension précise : le manuel scolaire, le roman, l'essai, la poésie, l'édition régionale, la traduction, les maisons d'édition, les bibliothèques… Tous interrogent, à leur manière, ce que le Maroc fait de ses mots, et ce que ses mots nous disent de ses mutations.

Il ne s'agit pas de dénoncer, ni de se féliciter. Il s'agit de comprendre pourquoi, dans un pays où l'on parle autant, on lit si peu. Pourquoi le livre y est encore perçu comme un luxe, un décor ou une punition scolaire. Pourquoi l'auteur peine à être lu, l'éditeur à survivre, le lecteur à se retrouver.

En filigrane, une conviction profonde guide cette enquête : le livre n'est pas un objet parmi d'autres. Il est la preuve matérielle qu'une société accepte de se transmettre, de se questionner, de se raconter. Et à ce titre, son état révèle bien plus que son marché : il dévoile son rapport au savoir, à la langue, à l'avenir.

Imprimerie Arrissala

Ce numéro ne se contente pas de décrire. Il interroge. Il propose. Il critique. Et chaque article se termine par une voix dissonante : celle de l'avocat du diable, non pas pour démolir, mais pour alerter sans désespérer. Car c'est dans la contradiction qu'émergent les véritables pistes de réforme.

Rédigé par Adnane Benchakroun

SIEL 2025 : UN SALON, QUINZE FISSURES, DIX PROMESSES

Le Maroc aime ses salons. Il y reçoit ses invités d'honneur, ses écrivains distingués, ses livres fraîchement imprimés. Il y expose la culture comme on aligne des trophées, dans une belle scénographie de savoirs tranquilles. Pourtant, derrière le décor, il y a des fissures. Et ce numéro spécial IMAG, loin de l'enthousiasme rituel, choisit de les mettre en lumière.

Nous avons voulu lire entre les lignes. Observer ce que les chiffres ne disent pas. Comprendre pourquoi les maisons d'édition ferment aussi vite qu'elles ouvrent. Pourquoi la poésie se publie mais ne se lit pas. Pourquoi la jeunesse n'a pas de héros littéraires. Pourquoi la science est tue, la traduction marginale, l'essai confidentiel. Pourquoi le lecteur se sent si seul.

Ce travail n'est pas un bilan. Il est un appel. À penser une politique du livre comme une politique culturelle de plein droit, pas comme une vitrine d'événements. À soutenir la lecture non comme une activité scolaire, mais comme un acte d'autonomie. À faire du livre non un bien de consommation, mais un bien commun.

SIEL 2025 ne peut plus être une fête seulement. Il doit devenir un espace de vérité. Les vingt-cinq articles de ce numéro en tracent les contours. Ils sont parfois durs. Souvent lucides. Toujours habités d'un espoir têtu : celui de voir le Maroc lire autrement. Plus loin que la capitale. Plus jeune que ses institutions. Plus fort que ses silences.

Le SIEL Maroc (Salon International de l'Édition et du Livre) est l'un des événements culturels les plus importants du pays. Organisé chaque année par le ministère de la Culture, il réunit des éditeurs, auteurs, chercheurs, intellectuels et passionnés de lecture venus du Maroc et d'ailleurs. Ce salon offre un large éventail de livres dans différentes langues, dont l'arabe, le français, l'amazigh et l'anglais. En plus des expositions, le SIEL propose des conférences, des débats littéraires, des signatures de livres et des activités éducatives pour les enfants. C'est un véritable carrefour de savoir et d'échange culturel qui met en valeur la richesse et la diversité du monde de l'édition.

ÉDITION MAROCAINE : ENTRE VITALITÉ STATISTIQUE ET VULNÉRABILITÉ STRUCTURELLE

À première vue, les chiffres impressionnent. Avec 3 482 titres publiés en 2022–2023, dont 66 % en littérature et 34 % en sciences humaines et sociales, le Maroc affiche une production éditoriale dense et variée. Pourtant, derrière ces données quantitatives, se cache une réalité plus contrastée où fragilité économique, dépendance institutionnelle et centralisation géographique fragilisent la structuration d'un écosystème durable du livre.
Une dynamique soutenue… en apparence

Portée par une dynamique de subvention publique, la production éditoriale au Maroc reste fortement centralisée : plus de 65 % des ouvrages sont produits entre Rabat, Casablanca et Fès. Les publications restent dominées par le format papier (92 %), même si le numérique commence timidement à émerger. Cette vitalité apparente repose en grande partie sur les aides du ministère de la Culture, qui a financé cette année près de 66 % des titres parus, confirmant une dépendance encore structurelle des maisons d'édition à la commande publique.

Mais cette dynamique cache une précarité réelle : les tirages sont faibles (la moitié des ouvrages n'excède pas 500 exemplaires), la rentabilité commerciale est marginale, et le lectorat, souvent concentré autour des milieux universitaires, peine à se renouveler.

Littérature ou sciences humaines : un clivage de diffusion
La littérature absorbe à elle seule deux tiers de la production, avec une prédominance du roman, suivi par la poésie et la nouvelle. Les ouvrages de sciences humaines, plus spécialisés, peinent à franchir les frontières de l'université et souffrent d'un manque de vulgarisation pour le grand public.

La langue reste un facteur de segmentation : l'arabe domine toujours largement, mais la part du français reste significative, tandis que l'amazighe et les autres langues restent très marginales. Ce déséquilibre linguistique interroge sur la capacité du livre marocain à incarner pleinement la diversité du pays.

L'impensé de la diffusion et de l'accès

Le système de distribution demeure l'un des maillons faibles du secteur. Peu de librairies en dehors des grandes villes, une faible présence des ouvrages marocains dans les circuits numériques internationaux, et l'absence d'une politique structurée de lecture publique rendent difficile l'accès réel aux œuvres éditées. Le lectorat reste élitiste et socialement restreint, tandis que les jeunes générations lisent autrement — via les écrans — sans que l'édition ne s'y soit véritablement adaptée.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Et si tout cela n'était qu'un château de cartes savamment entretenu par les chiffres ? Derrière les statistiques, on trouve un secteur fragile, trop dépendant des subventions et incapable de structurer une filière indépendante, innovante et économiquement viable. Tant que la lecture ne sera pas une cause nationale, intégrée dès l'école et pensée dans une logique d'écosystème, le Maroc pourra publier des milliers de titres… sans jamais vraiment faire lire.

منظمة إيسيسكو بالمعرض الدولي للنشر والكتاب 2025

REPORTAGE

SCAN ME

QUAND LE LIVRE DEVIENT ÉCOLE : LE POIDS DE L'ÉDITION SCOLAIRE DANS LE PAYSAGE MAROCAIN

Un chiffre devrait retenir toute notre attention : près de 55 % des ouvrages édités au Maroc en 2022–2023 relèvent du livre scolaire. Ce n'est plus un simple segment du marché, mais un véritable pilier économique pour les éditeurs. Pourtant, cette prééminence soulève de nombreuses interrogations : le Maroc édite-t-il des livres pour faire lire… ou seulement pour instruire ?

L'édition scolaire, en partenariat avec le ministère de l'Éducation nationale, constitue le cœur de l'activité de nombreuses maisons d'édition marocaines. La commande publique, centralisée, oriente les thématiques, les formats et même les visuels. Ce monopole institutionnel garantit une certaine stabilité financière, mais freine aussi l'innovation. La production reste très standardisée, souvent rédigée sous contrainte, dans une logique de conformité plutôt que de créativité.

De plus, l'organisation du marché scolaire repose sur un nombre réduit d'acteurs, créant un effet d'éviction pour les petites maisons d'édition qui peinent à accéder aux appels d'offres.

L'édition comme sous-traitance ministérielle : Dans ce contexte, l'éditeur devient souvent un simple exécutant, chargé de produire un ouvrage conforme à un cahier des charges administratif

L'auteur, lui-même, perd en autonomie intellectuelle. La chaîne de valeur éditoriale se trouve réduite à un processus technique — impression, distribution, livraison — au détriment de l'ambition culturelle.

Or, un livre scolaire n'est pas un objet neutre : il transmet un imaginaire, un langage, une relation au monde. Le modèle marocain privilégie encore la mémorisation à la découverte, l'instruction à la compréhension, le formatage au développement de l'esprit critique.

Le paradoxe est saisissant : jamais autant de livres n'ont été produits pour les jeunes, et pourtant, les enquêtes sur les pratiques de lecture révèlent un désintérêt croissant. Cela s'explique en partie par la nature même des ouvrages proposés. Peu illustrés, peu narratifs, peu contextualisés, les manuels scolaires marocains peinent à captiver. Ils ne parlent pas aux enfants ; ils leur parlent "dessus".

Et pourtant, c'est bien là que se forme le premier rapport au livre. Si celui-ci est perçu dès l'enfance comme un outil d'évaluation plutôt qu'un compagnon de liberté, comment espérer former une société de lecteurs ?

L'AVOCAT DU DIABLE :

L'édition scolaire sauve peut-être les comptes de l'édition marocaine… mais elle tue l'imaginaire. En transformant le livre en simple support d'examen, on en détruit la magie. Ce n'est pas le manque de bibliothèques qui décourage les lecteurs : c'est l'ennui des livres qu'on leur impose. Tant que l'école n'apprendra pas à lire pour le plaisir, tous les salons du livre du monde ne pourront pas rallumer cette étincelle.

وزير التربية الوطنية بالمعرض الدولي للنشر والكتاب 2025

ROPORTAGE

SCAN ME

LE LIVRE UNIVERSITAIRE MAROCAIN : UN SAVOIR EN CIRCUIT FERMÉ ?

Avec seulement 148 titres publiés dans l'enseignement supérieur en 2022–2023, le Maroc affiche un chiffre modeste, presque dérisoire. Pourtant, ces ouvrages jouent un rôle stratégique : ils forment les futurs cadres, structurent les disciplines, et nourrissent la recherche. Pourquoi, alors, ce segment reste-t-il aussi peu développé ? Et surtout, que révèle cette sous-production sur l'état du savoir dans les universités marocaines ?

Une production académique marginale

Le chiffre interpelle. Dans un pays doté de douze universités publiques, des dizaines d'établissements supérieurs privés, et un appareil de recherche en expansion, moins de 150 publications universitaires en une année relèvent plus du symptôme que de la statistique.

La faible valorisation de la recherche locale, le manque de politiques incitatives à la publication, et l'absence d'un circuit éditorial universitaire institutionnalisé expliquent en partie cette situation. La publication reste souvent une initiative individuelle, non encadrée, non financée, et peu promue.

L'infrastructure éditoriale : le maillon faible

Le Maroc ne dispose pas d'un maillage structuré d'"university press" comme dans de nombreux pays. Quelques universités disposent de cellules de publication, mais sans ligne éditoriale claire ni budget conséquent. Le livre universitaire est souvent imprimé à compte d'auteur, parfois même sans relecture, distribué dans les campus… et oublié dans les rayonnages.

Il en résulte un cercle vicieux : faible diffusion → peu de lecteurs → peu d'impact académique → désintérêt des enseignants → désinvestissement des institutions.

Une réflexion figée sur les savoirs ?

Au-delà des questions matérielles, c'est la conception même du livre universitaire qui mérite d'être interrogée. Dans de nombreuses disciplines, les ouvrages reproduisent un savoir déjà disponible ailleurs, sans mise en perspective locale, sans adaptation aux problématiques marocaines.

Les étudiants marocains lisent des manuels de droit français, de marketing américain, de sociologie maghrébine… mais trouvent rarement des analyses enracinées dans leur propre contexte. Le livre universitaire, au lieu d'être un ferment de pensée critique, devient un outil de reproduction intellectuelle.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Et si le vrai problème, ce n'était pas le nombre de livres, mais leur pertinence ? Le Maroc ne manque pas d'intellectuels, mais d'éditeurs capables de porter leur voix. L'université publie peu… parce qu'elle pense peu pour elle-même. Tant qu'elle se contentera d'enseigner des cadres et non de forger des esprits, le livre universitaire restera ce qu'il est aujourd'hui : un objet confidentiel, réservé aux initiés, incapable de nourrir un vrai débat national.

بيت الشعر بالمغرب بالمعرض الدولي للنشر والكتاب 2025

ROPORTAGE

SCAN ME

REVUES MAROCAINES : UNE PRODUCTION PROLIFIQUE MAIS INVISIBLE ?

Plus de 160 revues recensées et près de 500 numéros publiés sur une seule année. Les chiffres de la production périodique au Maroc impressionnent… sur le papier. Mais à l'heure où l'édition cherche à toucher un lectorat élargi, les revues marocaines continuent à vivre dans une forme d'entre-soi savant, rarement exposées, encore moins diffusées. Peut-on encore parler d'un média vivant ?

Une vitalité éditoriale… confinée

Le paysage des revues marocaines est riche et diversifié. Qu'elles soient universitaires, professionnelles ou culturelles, elles couvrent une variété de domaines : droit, économie, histoire, littérature… Certaines, comme Recherches en économie et gestion, La Revue marocaine de culture ou Awal, ont acquis un statut de référence dans leurs sphères respectives.

Mais leur impact reste limité. Beaucoup sont publiées à faible tirage, parfois en version papier uniquement, avec une diffusion qui ne dépasse pas le cercle des institutions, départements universitaires ou bibliothèques spécialisées.

Une langue de spécialisation, un ton de fermeture . L'analyse du contenu montre un langage technique, voire jargonneux, qui freine l'appropriation par le grand public.

Si ces revues sont indispensables à la production académique, elles négligent souvent la médiation du savoir. Les chercheurs publient pour des pairs, rarement pour des citoyens curieux ou des étudiants en quête de vulgarisation.

La majorité des articles ne sont pas indexés dans des bases de données internationales, ce qui empêche leur circulation hors du Maroc, mais surtout, limite l'échange intellectuel Sud-Sud.

Une économie de la survie

Les financements sont rares. Nombreuses sont les revues qui fonctionnent sur la base du bénévolat, avec un comité éditorial enseignant et des coûts d'impression assumés par les universités ou quelques subventions publiques occasionnelles. Cette précarité fragilise leur régularité, leur qualité de relecture, leur continuité.

De plus, la numérisation reste embryonnaire. Peu de revues sont accessibles en ligne dans des formats lisibles, gratuits et pérennes. Les tentatives de portails de regroupement (comme le CNRST pour les publications scientifiques) peinent à couvrir l'ensemble des titres en circulation.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Les revues marocaines brillent… dans l'obscurité. Elles démontrent une volonté de produire du savoir local, mais échouent à le rendre visible, lisible et utile. Sans rupture dans leur format, leur diffusion et leur modèle économique, elles continueront à alimenter les CV universitaires sans jamais nourrir le débat citoyen. Il est temps de sortir ces publications de leur bunker académique pour en faire des instruments vivants de dialogue intellectuel.

جمعية المكتبات والمعلومات بالشارقة - الإمارات بالمعرض الدولي للنشر والكتاب 2025

ROPORTAGE

SCAN ME

TRADUCTION AU MAROC : UN CHANTIER CULTUREL À DEMI-OUVERT

Avec 145 titres traduits en 2022–2023, soit à peine 4 % de la production totale, la traduction littéraire et scientifique au Maroc reste marginale. Pourtant, dans un pays multilingue, ouvert à plusieurs aires culturelles, et désireux de rayonner intellectuellement, la traduction devrait être un pilier stratégique. Pourquoi ce retard persistant ? Et surtout, quelles implications sur l'autonomie culturelle du pays ?

Une traduction encore asymétrique

Ce qui frappe en premier lieu, c'est la direction majoritaire des traductions : de l'arabe vers le français (et parfois l'inverse), avec une très faible proportion d'œuvres traduites depuis d'autres langues, comme l'espagnol, l'anglais, ou le tamazight. L'édition marocaine continue à privilégier les échanges intrafrancophones ou arabo-francophones, au détriment d'une politique ambitieuse d'ouverture vers d'autres espaces.

Cette tendance limite l'accès des lecteurs marocains à la diversité des littératures mondiales, mais aussi la diffusion du patrimoine intellectuel marocain à l'étranger. On lit peu de Marocains traduits en coréen, italien ou portugais — non pas par manque d'intérêt, mais par manque d'initiative.

Une dépendance aux institutions

La traduction est, dans sa majorité, soutenue par des institutions publiques (ministères, organismes culturels) ou des partenariats bilatéraux. Les maisons d'édition privées s'y engagent peu, faute de rentabilité, car le coût d'une traduction (rémunération du traducteur, droits, relecture, adaptation) est élevé, et le lectorat ciblé souvent restreint.

En l'absence d'un fonds de soutien permanent, comme cela existe ailleurs (CNL en France, Goethe-Institut en Allemagne), la traduction au Maroc repose sur des aides ponctuelles, des appels à projets limités et une logique de circonstance, plus que de stratégie.

Le traducteur, un artisan oublié

L'une des fragilités majeures du secteur réside dans le statut du traducteur. Rarement considéré comme un acteur culturel à part entière, il est souvent mal rémunéré, peu formé aux exigences littéraires, et absent des dispositifs de promotion. Cela conduit à une qualité inégale des traductions, parfois mécaniques, parfois surinterprétées, qui desservent les textes autant que leurs auteurs.

Sans politique de formation, sans écoles spécialisées, sans reconnaissance institutionnelle du métier, le Maroc laisse filer une compétence pourtant essentielle pour sa diplomatie culturelle.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Traduire, c'est respirer à l'échelle du monde. Ne pas le faire, c'est s'asphyxier doucement. Tant que la traduction sera perçue comme une opération secondaire — un simple pont administratif entre langues — le Maroc ne pourra pas pleinement inscrire sa culture dans les circuits internationaux. Il est temps de considérer la traduction non comme un luxe, mais comme un levier stratégique de souveraineté intellectuelle.

المعهد الملكي للدراسات الإستراتيجية بالمعرض الدولي للنشر والكتاب 2025

ROPORTAGE

SCAN ME

PRIX LITTÉRAIRES MAROCAINS : HONNEURS SYMBOLIQUES OU MOTEURS DE TRANSFORMATION ?

Derrière les vitrines prestigieuses du SIEL se cachent une trentaine de prix littéraires décernés au Maroc. Récompenses d'excellence ou décorations d'apparat ? Ces prix, oscillant entre reconnaissance culturelle et instrument politique, méritent une attention particulière. Car s'ils consacrent, ils révèlent aussi les tensions d'un monde littéraire en quête de légitimité.

Une floraison de distinctions… inégales

Le Maroc affiche un paysage foisonnant de prix : le Prix du Maroc du Livre, le Prix Grand Atlas, les distinctions de la Fondation La Mamounia, des académies régionales, ou encore des universités. Les genres sont couverts : roman, poésie, essai, traduction… De nombreuses villes ou festivals ont créé leurs propres trophées, certains à portée régionale, d'autres à vocation nationale.

Mais cette profusion s'accompagne d'un manque de hiérarchisation. À force de distinctions, on dilue la valeur symbolique. Tous les prix ne se valent pas : certains sont dotés financièrement, d'autres pas. Certains sont attribués par un jury d'experts, d'autres par affinités. La reconnaissance demeure inégale.

La consécration : pour qui et pour quoi ?

Un point ressort clairement : les prix récompensent majoritairement les auteurs déjà reconnus. Les jeunes plumes, les autoédités, les écrivains d'expression amazighe ou dialectale sont rarement primés. Il semble exister un "cercle littéraire fermé", où les mêmes noms tournent, à quelques exceptions près.

Les critères de sélection restent souvent flous. Peu d'éclaircissements sont donnés sur la composition des jurys, les modalités d'évaluation, ou les justifications des choix. Cela fragilise la transparence du système et alimente un sentiment de cooptation plutôt que d'émulation.

Un outil sous-exploité

Pourtant, bien utilisés, les prix littéraires pourraient être de puissants outils de transformation : mise en lumière des talents émergents, soutien à la publication, diffusion des œuvres primées dans les écoles ou les bibliothèques… Hélas, au Maroc, l'effet de ces prix reste limité à la cérémonie.

Peu d'accompagnement à la suite de la remise : pas de programme de résidence, de traduction automatique, de médiatisation durable. L'écrivain primé est célébré… puis oublié.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Le prix littéraire au Maroc ressemble parfois à un sabre sans lame qu'on tire de son fourreau pour faire impression. Il célèbre plus qu'il ne transforme. Il caresse les lauriers d'un petit cercle au lieu de bousculer l'ordre établi. S'il veut peser, il devra devenir une passerelle pour ceux qui n'ont pas encore de piédestal — pas un tapis rouge pour les installés.

شارقة الفكر والثقافة - الإمارت بالمعرض الدولي للنشر والكتاب 2025

ROPORTAGE

SCAN ME

LANGUE D'ÉDITION AU MAROC : L'ARABE RÈGNE, MAIS QUELLE PLACE POUR LES AUTRES ?

Dans l'édition marocaine, la langue est loin d'être un simple véhicule. Elle est un choix éditorial, un marqueur culturel, parfois une prise de position politique. L'arabe standard (ou "classique") domine largement la production éditée, mais dans un pays plurilingue comme le Maroc, cette hégémonie soulève des questions profondes sur la diversité culturelle et la circulation des savoirs.

L'arabe, une position centrale… et piégeuse

Selon les données du rapport, près de 70 % des publications sont en arabe. Un chiffre qui pourrait rassurer ceux qui craignent une marginalisation de cette langue dans les espaces numériques et médiatiques. Pourtant, il convient de nuancer.

L'arabe de l'édition est souvent un arabe littéraire, rigide, éloigné des usages quotidiens. Le fossé entre cette langue écrite et l'arabe dialectal, ou darija, pratiqué dans la vie courante, rend de nombreux ouvrages peu accessibles pour une partie de la population, notamment les jeunes et les lecteurs peu lettrés.

De plus, le monde scientifique, en particulier dans les disciplines techniques, continue à s'exprimer en français ou en anglais, ce qui fragmente la culture du savoir.

Le français : toujours là, sans être assumé

Le français représente environ un quart des publications au Maroc. Il reste la langue privilégiée pour les essais, les ouvrages universitaires, les romans de la diaspora, mais aussi pour les maisons d'édition qui visent une visibilité régionale ou internationale.

Sa présence constante suscite un malaise : héritage colonial pour les uns, langue d'ouverture pour les autres, le français est à la fois outil et soupçon. Pourtant, il remplit une fonction incontournable dans la circulation des idées et des œuvres, notamment vers l'Afrique francophone.

L'amazighe et l'anglais : oubliés du circuit éditorial

L'amazighe, pourtant langue officielle depuis 2011, est presque invisible dans l'édition. Faute de typographies disponibles, de traducteurs formés et de lecteurs alphabétisés en tifinagh, les maisons d'édition l'écartent souvent comme une langue à "rentabilité incertaine".

Quant à l'anglais, il reste encore peu présent, malgré l'ouverture croissante des jeunes générations vers cette langue à travers les plateformes, les réseaux sociaux ou les séries. Le monde de l'édition marocain n'a pas encore intégré ce basculement culturel.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Le Maroc est polyglotte, mais son édition reste monologue. Tant que la langue d'édition sera un outil d'exclusion ou de prestige, elle manquera sa vocation première : rassembler, transmettre, faire comprendre. Il est temps de cesser de penser la langue comme une frontière identitaire, et de la considérer comme une passerelle vers l'autre, et vers soi.

المجلس الوطني لحقوق الإنسان بالمعرض الدولي للنشر والكتاب 2025

ROPORTAGE

SCAN ME

LE LIVRE NUMÉRIQUE AU MAROC : L'INFRASTRUCTURE SANS LA LECTURE ?

À l'heure où les écrans envahissent tous les usages, le livre numérique aurait pu être la réponse idéale aux défis structurels de l'édition marocaine : coût du papier, diffusion limitée, absence de librairies en zones rurales. Pourtant, la transition numérique du secteur reste à l'état embryonnaire. Comment expliquer ce retard persistant ? Et le livre numérique peut-il vraiment séduire un lectorat qui ne lit déjà que trop peu en format papier ?

Un outil disponible mais sous-exploité

Le rapport montre que 8 % seulement des publications sont proposées en format numérique. Ce chiffre peut sembler modeste, mais il masque une réalité plus complexe : la plupart de ces versions sont des PDF "fixes", téléchargeables depuis des sites institutionnels ou les plateformes des éditeurs eux-mêmes, sans fonctionnalités enrichies (annotations, interactivité, lecture audio, etc.).

Le livre numérique au Maroc reste perçu comme une simple duplication du papier, pas comme une expérience de lecture repensée. Résultat : peu d'engagement des lecteurs, et peu d'intérêt des éditeurs à investir dans un format qui ne génère ni ventes massives ni valeur ajoutée.

Une offre encore académique, peu littéraire

Ce sont essentiellement les ouvrages scientifiques, les publications des universités et des institutions culturelles qui sont numérisés. Très peu de romans, de recueils de poésie ou d'œuvres jeunesse sont disponibles sous format numérique grand public.

La raison est économique : le coût de production d'un livre numérique de qualité (mise en page, compatibilité mobile, accessibilité) ne peut être amorti sans un marché de lecteurs numériques actifs — qui reste encore à construire au Maroc.

Le paradoxe des usages

La jeunesse marocaine est hyperconnectée, mais lit peu. Les plateformes de vidéos courtes, les contenus audio et les jeux dominent les usages. Le livre numérique, dans sa forme actuelle, ne répond pas à ces habitudes. Il reste linéaire, peu immersif, peu adapté aux formats mobiles. Il ne propose pas encore une expérience concurrente à celle des médias dominants.

Pire : il souffre d'un déficit de légitimité. Beaucoup d'enseignants, d'auteurs ou de bibliothécaires ne le considèrent pas encore comme un "vrai livre". Cette représentation freine sa diffusion dans les écoles, les bibliothèques, et même dans les politiques publiques.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Le livre numérique au Maroc, c'est un train à quai qui ne sait pas pour qui il démarre. On parle de "transition digitale", mais on ne prépare ni les lecteurs, ni les auteurs, ni les éditeurs à monter à bord. Tant qu'on verra le numérique comme un gadget pour salon professionnel, et non comme un levier de démocratisation culturelle, il ne servira qu'à habiller la pauvreté d'accès avec un vernis technologique.

فعاليات اليوم الأول للمعرض الدولي للنشر والكتاب 2025

ROPORTAGE

SCAN ME

ÉDITION RÉGIONALE AU MAROC : LE DÉSERT AU-DELÀ DU PÉRIPHÉRIQUE ?

Entre Rabat, Casablanca et Fès, près de 70 % des livres marocains voient le jour. Ce chiffre traduit une centralisation extrême de l'édition nationale. Au-delà de ces métropoles, les régions peinent à faire entendre leur voix littéraire, à structurer des circuits d'édition viables, ou même à faire émerger de nouveaux auteurs. Une fracture culturelle préoccupante, dans un pays qui se veut décentralisé.

Le cœur bat à Rabat

Les éditeurs majeurs, les diffuseurs, les grands événements (comme le SIEL), les universités de référence, les subventions et même les lecteurs se concentrent dans les trois principales régions : Rabat-Salé-Kénitra, Casablanca-Settat, et Fès-Meknès. Cette surreprésentation géographique crée un biais dans la nature même des livres publiés : mêmes thématiques, mêmes auteurs, mêmes circuits.

Les autres régions, du Souss au Rif, du Gharb à l'Oriental, produisent peu, diffusent moins, et bénéficient rarement de la visibilité nationale.

Une dynamique alternative marginale

Certes, des initiatives régionales émergent : festivals locaux, ateliers d'écriture, coopératives culturelles. Quelques maisons d'édition apparaissent à Agadir, Oujda, Errachidia ou Tétouan. Mais elles travaillent souvent sans réseaux de distribution efficaces, sans appui logistique, et avec une visibilité médiatique proche de zéro.

Ces éditeurs locaux doivent à la fois dénicher des auteurs, financer l'impression, et vendre… dans un marché local exsangue. La centralisation n'est pas seulement culturelle, elle est aussi logistique et économique.

La question de l'équité culturelle

Le manque de structuration régionale de l'édition reproduit et renforce les inégalités culturelles : un auteur originaire d'Al Hoceïma ou de Laâyoune aura beaucoup plus de mal à publier et faire connaître son travail qu'un auteur installé à Rabat. Non pas à cause de son talent, mais faute d'infrastructures éditoriales à proximité.

De plus, la centralisation affecte la diversité des récits : les littératures régionales sont invisibilisées. Les langues locales, les traditions, les mémoires minoritaires ne trouvent pas d'éditeurs pour les porter.

L'AVOCAT DU DIABLE :

L'édition marocaine est un grand rond-point autour de la capitale. Elle tourne en rond, entre les mêmes figures, les mêmes formats, les mêmes préoccupations urbaines. Et le reste du pays regarde passer les convois culturels… sans y monter. À force d'ignorer ses marges, le centre se condamne à l'ennui. L'avenir du livre marocain viendra des régions, ou il ne viendra pas.

الإعلامي عبد الرحمان العدوي بالمعرض الدولي للنشر والكتاب 2025

ROPORTAGE

SCAN ME

LE LIVRE JEUNESSE AU MAROC : ENTRE BONNE VOLONTÉ ET TERRAIN MINÉ

Le livre jeunesse représente moins de 8 % de la production éditoriale marocaine. Un chiffre inquiétant, dans un pays où plus de 30 % de la population a moins de 15 ans. Alors que les discours sur la "jeunesse" foisonnent dans les politiques publiques, le secteur de l'édition semble encore peiner à leur offrir un imaginaire à la hauteur. Que cache ce décalage ?

Une production jeune… mais sans écosystème

Le Maroc ne manque pas de projets éditoriaux dédiés à la jeunesse. Des maisons comme Yanbow Al Kitab, Yomad ou Le Fennec s'y sont attelées depuis plusieurs années. Mais l'ensemble du secteur reste fragile. Les tirages sont faibles, les circuits de diffusion quasi inexistants hors des grandes villes, et les ventes rarement rentables.

De nombreux ouvrages sont publiés à compte d'auteur ou soutenus ponctuellement par des subventions. Ils ne s'inscrivent pas dans une dynamique durable, avec collections, auteurs fidèles et lectorats construits.

Une littérature encore scolaire

Beaucoup de livres jeunesse marocains ressemblent à des manuels parascolaires déguisés : moralisateurs, trop didactiques, peu ludiques. Ils servent à apprendre, à mémoriser, à corriger… mais rarement à rêver. Le plaisir de la lecture y est souvent sacrifié sur l'autel de l'utilité.

Les maisons d'édition manquent de scénaristes, d'illustrateurs formés à la narration jeunesse, de traducteurs capables d'adapter des œuvres internationales aux réalités culturelles marocaines. Le livre jeunesse reste conçu comme un outil éducatif, pas comme une aventure littéraire.

Le parent, ce grand oublié

L'acte de lecture, pour un enfant, passe souvent par l'adulte. Or, peu de campagnes de sensibilisation ou de médiation culturelle ciblent les parents comme relais de lecture. Acheter un livre pour son enfant est encore perçu comme un luxe, ou une dépense accessoire. Les bibliothèques sont peu nombreuses, peu accueillantes pour les tout-petits, et rarement animées.

Résultat : les jeunes Marocains découvrent plus facilement les jeux vidéo, YouTube ou TikTok que la bande dessinée ou le conte illustré.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Le livre jeunesse au Maroc n'est pas en crise… parce qu'il n'a jamais vraiment eu sa chance. Il flotte dans un entre-deux : trop sérieux pour être amusant, trop léger pour être scolaire, trop rare pour devenir une habitude. On dit qu'il faut former les lecteurs de demain, mais on oublie de leur offrir des livres d'aujourd'hui. Lire, pour un enfant, ne devrait jamais être une punition déguisée en devoir.

النادي الدبلوماسي المغربي بالمعرض الدولي للنشر والكتاب 2025

ROPORTAGE

SCAN ME

LES MAISONS D'ÉDITION MAROCAINES : ENTRE ARTISANAT PASSIONNÉ ET PRÉCARITÉ CHRONIQUE

On compte aujourd'hui environ 300 maisons d'édition au Maroc. Derrière ce chiffre encourageant se cache une réalité moins reluisante : la majorité d'entre elles fonctionnent de manière artisanale, sans personnel salarié stable, sans diffuseur professionnel et avec un catalogue limité. Peut-on encore parler d'un "secteur" de l'édition ou seulement d'une juxtaposition de volontés isolées ?

L'édition marocaine, une économie fragile

La plupart des maisons d'édition marocaines sont des structures légères, souvent montées par un seul passionné — parfois un auteur, un enseignant ou un retraité désireux de publier et faire connaître des textes qu'il juge essentiels. Le capital de départ est réduit, le nombre d'ouvrages publiés par an aussi. Nombreuses sont celles qui ne publient qu'un ou deux titres par an.

Il s'agit d'un modèle artisanal, dans le bon et le mauvais sens du terme : liberté éditoriale mais faiblesse économique, passion mais isolement, création mais manque de visibilité.
Le casse-tête de la distribution

Publier un livre, c'est une chose. Le faire lire, c'en est une autre. Le document montre clairement que la grande majorité des éditeurs n'ont pas de stratégie de diffusion. Ils déposent leurs ouvrages dans quelques librairies proches, les présentent lors de salons (souvent à leurs frais), ou les écoulent via les réseaux personnels de l'auteur.

Sans réseau de librairies décentralisé, sans distributeurs structurés, et avec un taux très faible de ventes en ligne, l'édition marocaine fonctionne souvent en circuit fermé. Ce n'est pas la qualité des livres qui fait défaut, mais leur capacité à atteindre un lectorat potentiel.

Un métier à revaloriser

Dans ce contexte, le métier d'éditeur reste mal défini. Il est peu reconnu socialement, peu protégé juridiquement et peu soutenu financièrement. Aucune formation diplômante spécialisée n'existe à l'échelle nationale, et les dispositifs d'aide à la publication ne sont ni stables ni suffisants pour garantir une pérennité du métier.

Beaucoup d'éditeurs marocains se retrouvent ainsi dans la double posture de producteurs culturels et de survivants économiques. Une contradiction intenable à long terme.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Le Maroc ne manque pas d'éditeurs : il manque d'un écosystème. Tant qu'un éditeur devra être imprimeur, graphiste, livreur et commercial à la fois, il ne pourra ni faire émerger de vraies politiques éditoriales, ni soutenir la création sur le long terme. L'édition n'est pas un loisir, c'est une industrie fragile qui mérite un accompagnement. Sinon, elle finira par publier… uniquement ses propres lamentations.

مجلس المستشارين بالمعرض الدولي للنشر والكتاب 2025

ROPORTAGE

SCAN ME

ÉDITION SCIENTIFIQUE AU MAROC : LA RECHERCHE CONFINÉE À SES LABORATOIRES

Dans un pays en quête d'innovation, l'édition scientifique devrait occuper une place stratégique. Pourtant, le rapport révèle un chiffre modeste : à peine 4 % des publications recensées relèvent des sciences exactes, naturelles ou appliquées. Que dit ce silence éditorial sur la production scientifique marocaine ? Et plus encore : que dit-il sur la place qu'on accorde au savoir dans la société ?

Un volume limité, une portée encore plus réduite

L'édition scientifique marocaine est essentiellement universitaire. Elle résulte souvent d'une initiative individuelle, d'un laboratoire, ou d'une thèse retravaillée pour publication. On est loin d'une politique éditoriale nationale, ou même d'un écosystème structuré de vulgarisation scientifique.

La majorité des ouvrages publiés sont destinés à un public très restreint, souvent local, parfois même limité au département universitaire d'origine. Peu sont diffusés en librairie, encore moins traduits ou exportés.

Une absence de médiation

Contrairement à ce qu'on observe dans d'autres pays, les scientifiques marocains publient peu d'ouvrages de vulgarisation. Les chercheurs s'adressent à leurs pairs, rarement au citoyen. L'interprétation, l'adaptation, l'explication du savoir à un public non spécialiste sont quasi absentes.

La conséquence est double : d'un côté, les chercheurs restent isolés dans leurs domaines. De l'autre, la société perçoit la science comme un univers fermé, inaccessible, voire inutile à son quotidien.

La faiblesse de l'édition académique

Le Maroc ne dispose pas d'une ou plusieurs "presses universitaires" puissantes, comme peuvent l'être Oxford University Press, les Presses de Montréal ou PUF. Les universités ne jouent qu'un rôle marginal dans la diffusion de la recherche qu'elles produisent. Les thèses restent souvent inédites, les publications ne sont pas agrégées dans des bases de données centralisées, et la logique de collection, de série, de ligne éditoriale est quasi absente.

L'absence de structures éditoriales dédiées empêche également la professionnalisation de l'écriture scientifique — sa lisibilité, sa cohérence, sa capacité à s'adapter à des formats divers.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Le paradoxe marocain, c'est de rêver de start-ups mais de ne pas lire ses chercheurs. Tant que la science sera publiée pour les comités d'évaluation et non pour les citoyens, elle restera une force dormante. Il ne suffit pas de produire du savoir : encore faut-il le rendre vivant, conflictuel, utile. Le Maroc doit éditer ses intelligences… ou les perdre.

المحكمة الإدارية بالدار البيضاء بالمعرض الدولي للنشر والكتاب 2025

ROPORTAGE

SCAN ME

LA POÉSIE MAROCAINE : SURVIVANCE D'UN ART OU LABORATOIRE DU SENSIBLE ?

Avec plus de 300 recueils publiés en 2022–2023, la poésie occupe une place notable dans la production éditoriale marocaine. Bien plus qu'un ornement littéraire, elle demeure, dans un monde en accélération, un espace où le langage respire autrement. Mais derrière la profusion des titres, quels enjeux de visibilité, de réception et de transmission se posent à la poésie aujourd'hui ?

Une abondance de voix… et une solitude de lecteurs

Le chiffre peut surprendre : en volume, la poésie représente près de 20 % de la production littéraire nationale. C'est un phénomène unique dans la région. Cette vitalité s'explique par la facilité relative d'autoédition (des recueils souvent courts, peu coûteux à imprimer), mais aussi par la persistance d'une tradition orale, mystique et symbolique dans les cultures marocaines.

Mais qui lit ces poètes ? Peu présents en librairie, rarement chroniqués dans la presse, ces ouvrages souffrent d'un manque de diffusion chronique. Les tirages excèdent rarement 200 exemplaires. Beaucoup finissent dans des cartons, voire dans les mains des seuls proches de l'auteur.

Un art sans marché

La poésie ne se vend pas, ou si peu. Aucun prix littéraire majeur ne la récompense régulièrement. Les maisons d'édition la fuient ou l'acceptent à compte d'auteur. Elle n'a pas de programme de traduction dédié, pas de festival national stable et pérenne, pas de dispositif de lecture publique régulier.

Cela n'empêche pas les poètes d'écrire — mais cela limite leur audience. Cette marginalité assumée est parfois revendiquée : la poésie ne serait pas un produit de masse. Mais dans un pays où le besoin de langage symbolique est vital, cet effacement devient un manque.

La voix poétique, entre résistance et reconstruction

Pourtant, la poésie marocaine actuelle est tout sauf poussiéreuse. Elle est politique, amoureuse, urbaine, spirituelle, lyrique, cryptée ou directe. Elle explore la langue dans toutes ses dimensions : arabe classique, darija, français, amazighe — parfois tout cela à la fois.

Elle dit les injustices, le désir, l'exil, les mères, les villes, l'éveil, l'échec. Mais elle le dit dans une langue que peu savent encore entendre. Il ne manque pas de poètes au Maroc. Il manque des lecteurs qui savent les reconnaître, les questionner, les accueillir.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Le Maroc produit de la poésie comme il produit des tapis : à la main, avec patience, dans l'ombre. Mais qui marche encore dessus ? Tant que la poésie restera une affaire de poètes, elle sera un art mort. Il faut en faire un art de société : la faire lire à l'école, la faire hurler dans la rue, la faire vibrer dans les bus. Sinon, elle sera belle. Mais muette.

ADIEU, MOI JE RESTE AVEC SOFIA DOUIEB AU SALON INTERNATIONAL DE L'EDITION ET DU LIVRE

ROPORTAGE

SCAN ME

LE ROMAN MAROCAIN CONTEMPORAIN : PLURALITÉ DES VOIX, FRAGILITÉ DES ÉCHOS

Avec plus de 500 romans publiés en 2022–2023, le Maroc affiche une impressionnante productivité romanesque. Le roman semble être devenu le genre de prédilection des auteurs, un espace où la société peut être interrogée, racontée, parfois exorcisée. Mais cette effervescence ne suffit pas à garantir la circulation des œuvres, leur lecture ou leur reconnaissance. La vitalité littéraire ne fait pas encore une politique culturelle.

L'âge d'or du roman marocain ?

Jamais le Maroc n'a connu autant d'auteurs publiés, de premiers romans, de récits autobiographiques, historiques, sociaux, intimes. Le roman devient l'outil d'expression le plus utilisé pour dire la complexité d'un pays multiple : migration, mémoire coloniale, rapports de genre, urbanité, traditions en tension… Tout y passe.

Les écrivains marocains, toutes générations confondues, explorent désormais une littérature transfrontalière. Certains écrivent depuis la France, le Canada, la Belgique ou les Émirats. D'autres choisissent l'arabe, le français, ou même un mixte audacieux des deux. Le roman marocain n'est plus périphérique : il est plurilingue, diasporique, hybride.

Un marché saturé, un lectorat incertain

Mais qui lit ces romans ? Le rapport montre que la majorité des ventes restent faibles. Les tirages moyens sont inférieurs à 500 exemplaires. Peu de romans dépassent la barre symbolique des 1 000 lecteurs. Le roman marocain circule… dans les cercles militants, littéraires ou universitaires, mais rarement au-delà.

Le manque de diffusion, l'absence de politique d'achat public, la faiblesse de la critique littéraire, la rareté des événements littéraires hors saison des prix : tout cela fragilise l'écosystème du roman marocain. La production est abondante, mais l'attention qu'elle reçoit est parcellaire.

Des thématiques riches, mais redondantes ?

Certains critiques notent une forme de redondance thématique dans les romans publiés : beaucoup d'histoires tournent autour de l'exil, de l'enfance perdue, de l'amour impossible ou de la répression politique. Peu de récits osent les futurs, les formes expérimentales, les genres littéraires comme la science-fiction ou le polar social.

La diversité des voix est là, mais pas toujours celle des structures narratives, ni des audaces stylistiques. L'écriture reste souvent conventionnelle, centrée sur l'individu, parfois déconnectée des nouvelles esthétiques littéraires mondiales.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Le roman marocain publie beaucoup, mais raconte-t-il vraiment quelque chose de neuf ? Il s'écoute parfois parler plus qu'il ne cherche à surprendre. Il veut témoigner, mais a-t-il encore le courage de déranger ? Si le roman n'est plus qu'un miroir fidèle d'un monde figé, il cesse d'être un roman. Il devient un rapport. Or le lecteur, lui, cherche une secousse, pas une statistique.

آراء وانطباعات زوار المعرض الدولي للنشر والكتاب 2025

ROPORTAGE

SCAN ME

L'ESSAI AU MAROC : UN GENRE EN SURSIS ENTRE ÉRUDITION ET INVISIBILITÉ

L'essai représente environ 12 % de la production littéraire marocaine en 2022–2023. Ce genre, pourtant capital pour interroger les idées, les structures sociales et les trajectoires historiques du pays, reste marginalisé dans les circuits éditoriaux, ignoré du grand public, et rarement valorisé dans les politiques culturelles. Pourquoi l'essai marocain peine-t-il à s'imposer comme une voix dans la cité ?

Une production réelle, une réception discrète

Les essais publiés abordent des sujets majeurs : mémoire coloniale, géopolitique maghrébine, société civile, genre, islam, éducation, urbanisme. Ce sont des textes souvent rigoureux, exigeants, produits par des enseignants, des chercheurs ou des militants.

Mais ces livres rencontrent peu de lecteurs. Ils ne sont pas promus. Peu distribués, rarement chroniqués, ils n'existent qu'à la marge du débat public. Or, dans un pays traversé par de profondes mutations économiques, politiques et culturelles, l'essai devrait jouer un rôle d'aiguillon, de proposition, de mise en tension des évidences.

Un genre à la croisée de trois impasses

Première impasse : la langue. Beaucoup d'essais sont écrits dans un français académique, parfois lourd, parfois abstrait. Cela restreint leur accessibilité à un public déjà formé, souvent universitaire. L'arabe dialectal, pourtant parlé par la majorité, est presque absent du champ de l'essai.

Deuxième impasse : l'édition. Peu de maisons prennent le risque de publier des essais hors du consensus ou des sujets convenus. L'essai reste souvent à compte d'auteur ou soutenu par des fondations culturelles étrangères. Le risque éditorial est mal partagé.

Troisième impasse : la critique. Le Maroc manque cruellement d'espaces médiatiques pour faire vivre l'essai : peu d'émissions spécialisées, peu de revues intellectuelles actives, peu de festivals qui invitent ces voix à parler au grand public.

Pourtant, une nécessité urgente

L'essai n'est pas un luxe d'universitaire. C'est un outil de formulation collective. Dans une société où les fractures sociales, les crispations identitaires, les déséquilibres économiques et les transitions générationnelles se télescopent, les penseurs marocains ont beaucoup à dire.

Mais encore faut-il leur donner un espace, des lecteurs, une reconnaissance, et — osons le dire — un peu d'écoute.

L'AVOCAT DU DIABLE :

L'essai marocain ressemble à un cri dans un tunnel : il est profond, mais il se perd. Trop complexe pour la presse, trop libre pour l'université, trop politique pour les institutions. Tant qu'on n'aura pas compris qu'un pays qui ne lit pas ses penseurs finit par vivre sur des slogans, l'essai restera cette forme inachevée du débat marocain. Belle, mais seule.

آراء وانطباعات زوار المعرض الدولي للنشر والكتاب 2025

ROPORTAGE

SCAN ME

L'ÉDITION MAROCAINE EN CHIFFRES : UNE CROISSANCE FRAGILE MAIS CONSTANTE ?

Note : Les données utilisées dans cet article proviennent du rapport 2022-2023 de la Fondation du Roi Abdul-Aziz Al Saoud pour les études islamiques et les sciences humaines, publié en mai 2024.

Imaginez une bibliothèque où chaque livre est un citoyen, chaque page une voix, et chaque chapitre une histoire nationale. En 2022-2023, le Maroc a accueilli 3 482 nouveaux "citoyens-livres", selon le rapport annuel de la Fondation du Roi Abdul-Aziz Al Saoud. Une population en croissance, certes, mais dont la vitalité reste à questionner.

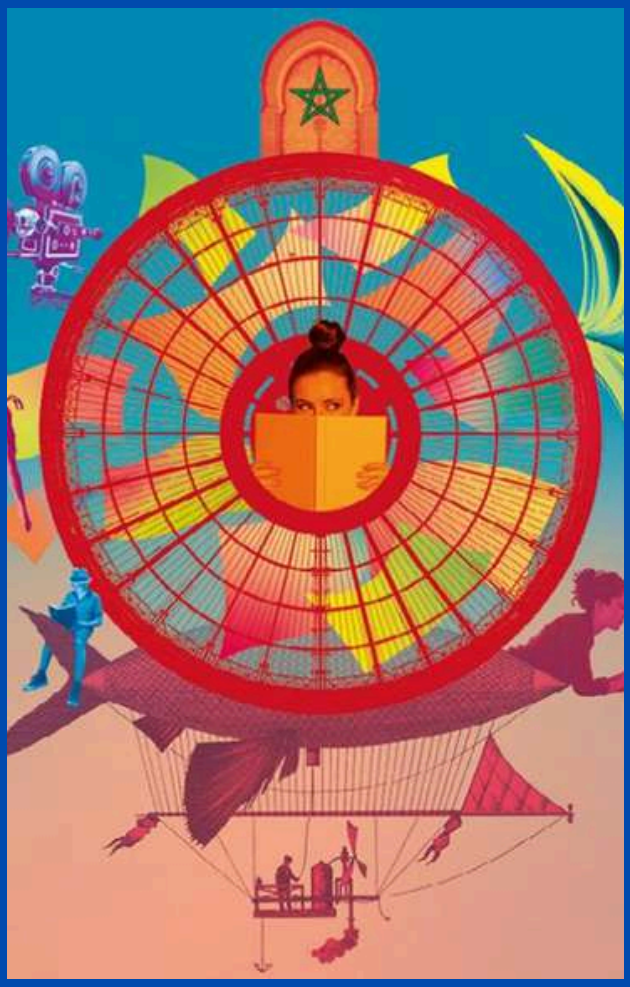
Sur ces 3 482 titres, 92% sont en format papier, témoignant d'une préférence marquée pour le tangible dans un monde de plus en plus numérique. Le numérique, représentant 8% des publications, est principalement le fait d'institutions publiques et de centres de recherche, comme le Policy Center for the New South, qui à lui seul contribue à 47,12% de la production numérique.
La langue arabe domine le paysage éditorial avec 78,29% des publications, suivie du français (7,72%), de l'anglais (2,58%) et de l'amazigh (1,51%). Une diversité linguistique qui reflète la richesse culturelle du pays, mais aussi les défis de l'inclusion et de la représentativité.

La littérature occupe une place prépondérante, représentant 22,03% des publications, avec 658 titres, dont près d'un quart sont des auto-publications. Les études juridiques (14,2%), l'histoire (11,79%) et les études islamiques (8,56%) suivent de près.

Cependant, derrière ces chiffres se cachent des réalités plus complexes. Le recours à l'auto-publication, avec 628 ouvrages produits par 617 auteurs, soit 21% du total des titres, souligne les difficultés structurelles du secteur de l'édition au Maroc, notamment en matière de distribution et de soutien aux auteurs.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Derrière cette façade de croissance se cache une réalité moins reluisante. La prédominance du papier dans un monde numérique, la concentration de la production dans certaines langues et régions, et le recours massif à l'auto-publication révèlent un secteur en quête de modernisation et d'équité. Il est temps de repenser les politiques éditoriales pour qu'elles reflètent véritablement la diversité et la richesse du Maroc.



الطلبة المتفوقون بالمعرض الدولي للنشر والكتاب 2025

ROPORTAGE

SCAN ME

Si le livre marocain semble encore attaché à ses racines papier, qu'en est-il de l'édition numérique ? Dans un monde où le digital règne en maître, explorons pourquoi l'édition marocaine reste (presque) 100% papier.

LE GRAND MALENTENDU DU NUMÉRIQUE : POURQUOI L'ÉDITION MAROCAINE RESTE (PRESQUE) 100% PAPIER ?

Imaginez un monde où les livres marocains, tels des phénix, renaîtraient sous forme numérique, accessibles en un clic, transcendant les frontières physiques. Pourtant, en 2022-2023, sur les 3 482 titres publiés au Maroc, seulement 8% étaient numériques .

Cette timidité numérique s'explique en partie par la prédominance des publications institutionnelles dans ce format. Des organismes tels que le Policy Center for the New South (PCNS) dominent la scène, représentant à eux seuls 47,12% de la production numérique . Ces publications, souvent techniques, juridiques ou économiques, s'adressent à un public restreint, laissant peu de place à la littérature ou à la fiction.

La répartition linguistique des publications numériques révèle une prédominance du français (84 titres), suivi de l'arabe (63 titres) et de l'anglais (44 titres) . Cette tendance reflète l'orientation académique et institutionnelle de ces publications, souvent destinées à des cercles spécialisés.

Plusieurs facteurs freinent l'essor du numérique dans l'édition marocaine. La question des droits d'auteur, la faible rentabilité perçue du numérique, et l'absence de plateformes de distribution efficaces sont autant d'obstacles. De plus, le lectorat marocain reste attaché au livre papier, perçu comme un objet culturel tangible.

Pourtant, le numérique offre des opportunités indéniables : accessibilité accrue, réduction des coûts de production, et possibilité de toucher un public plus large, notamment la diaspora. Des initiatives émergent, mais elles restent marginales et peinent à s'imposer face aux structures traditionnelles.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Le numérique dans l'édition marocaine ressemble à une promesse non tenue. Malgré les avantages évidents, les acteurs du secteur semblent hésiter à franchir le pas, craignant de perdre leur ancrage dans le tangible. Mais à force de regarder le numérique avec méfiance, ne risque-t-on pas de rater le train de l'innovation ?

الندوة كاملة : افتتاح البرنامج الثقافي لجهة الرباط سلا القنيطرة بالمعرض الدولي للنشر والكتاب 2025

ROPORTAGE

SCAN ME

Après avoir exploré les défis du numérique, tournons notre regard vers une autre facette de l'édition marocaine : la place de la langue amazighe. Malgré son statut officiel, l'amazighe reste marginalisé dans le paysage éditorial. Pourquoi cette langue peine-t-elle à trouver sa place dans les rayons des librairies ?

AMAZIGHE : UNE LANGUE OFFICIELLE TOUJOURS MARGINALISÉE DANS L'ÉDITION

Imaginez une langue ancestrale, riche de poésie et de sagesse, érigée au rang de langue officielle, mais dont la présence dans les rayons des librairies reste quasi fantomatique.

C'est le paradoxe du tamazight au Maroc.

Selon le rapport 2022-2023 de la Fondation du Roi Abdul-Aziz Al Saoud, sur les 3 482 titres publiés cette année-là, seuls 53 étaient en langue amazighe, soit environ 1,5% de la production nationale. Tous ces ouvrages étaient en format papier, avec une moyenne annuelle de 27 titres.

La majorité de ces publications (plus de 81%) sont des œuvres littéraires, principalement de la poésie, des romans et des nouvelles. Cependant, la diversité linguistique se heurte à une fragmentation des systèmes d'écriture : sur les 53 titres, 20 sont en alphabet latin, 19 en double alphabet latin-tifinagh, et seulement 7 exclusivement en tifinagh.

Cette dispersion reflète une absence de consensus sur la standardisation de l'écriture amazighe, malgré l'adoption officielle du tifinagh en 2003. Les éditeurs et auteurs naviguent entre tradition et modernité, cherchant à atteindre un public aussi large que possible, mais au risque de diluer l'identité linguistique.

La géographie de l'édition amazighe est également révélatrice : 39,61% des publications proviennent de la région de Rabat, suivie par la région de Souss-Massa avec 28,3%, et la région de l'Oriental avec 20,75%. Cette concentration souligne le rôle central des institutions dans la promotion de la langue, mais aussi les disparités régionales en matière de production éditoriale.

Malgré ces défis, des initiatives émergent. Des associations culturelles, des universitaires et des militants linguistiques s'efforcent de revitaliser le tamazight à travers des publications, des ateliers d'écriture et des programmes éducatifs. Cependant, sans une politique éditoriale cohérente et un soutien institutionnel renforcé, ces efforts risquent de rester marginaux.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Le tamazight, malgré son statut officiel, semble condamné à une existence périphérique dans le paysage éditorial marocain. La diversité des alphabets, le manque de standardisation, et l'absence de stratégie nationale claire entravent son développement. Peut-être est-il temps de repenser notre approche, en intégrant le tamazight dans une vision éditoriale inclusive et ambitieuse, plutôt que de le cantonner à un rôle symbolique.

آراء وانطباعات زوار المعرض الدولي للنشر والكتاب 2025

ROPORTAGE

SCAN ME

Après avoir exploré les défis de l'édition en tamazight, intéressons-nous à un autre aspect de la diversité linguistique : la traduction. Comment le Maroc se positionne-t-il en matière de traduction littéraire et scientifique ? Quels sont les enjeux et les perspectives de ce secteur ?

LA TRADUCTION AU MAROC : UN MIROIR BRISÉ ENTRE CULTURES

Imaginez un pont suspendu entre deux rives culturelles, fragile mais essentiel. Au Maroc, la traduction devrait être ce pont, reliant les mondes, les idées, les peuples. Pourtant, elle semble souvent vaciller, manquant de fondations solides.

Selon le rapport 2022-2023 de la Fondation du Roi Abdul-Aziz Al Saoud, sur les 3 482 titres publiés cette année-là, 193 étaient des traductions, soit environ 5,5% de la production nationale. Une proportion modeste, surtout si l'on considère le rôle crucial de la traduction dans la diffusion des savoirs et l'enrichissement culturel.

La majorité de ces traductions concernent des œuvres littéraires, principalement du français vers l'arabe. Les sciences humaines et sociales, pourtant vitales pour le développement intellectuel, restent sous-représentées. Les langues sources sont principalement le français, suivi de l'anglais, avec une quasi-absence de traductions à partir de l'amazigh ou d'autres langues africaines.

Plusieurs facteurs expliquent cette situation. Le manque de traducteurs professionnels, la faiblesse des structures éditoriales spécialisées, et l'absence de politiques publiques incitatives freinent le développement de la traduction. De plus, les coûts élevés et les droits d'auteur complexes dissuadent de nombreux éditeurs.

Pourtant, des initiatives existent. L'Académie du Royaume du Maroc, à travers son Instance académique supérieure de traduction, œuvre pour la promotion de la traduction, notamment dans les domaines des sciences humaines et sociales. Des projets de traduction d'ouvrages de référence sont en cours, visant à enrichir le paysage intellectuel marocain.

Cependant, ces efforts restent insuffisants face aux besoins. La traduction devrait être au cœur d'une stratégie culturelle nationale, intégrée dans les politiques éducatives, scientifiques et diplomatiques. Elle est un vecteur de dialogue, de compréhension mutuelle, et de développement.

L'AVOCAT DU DIABLE :

La traduction au Maroc ressemble à une symphonie inachevée. Les notes sont là, mais l'harmonie manque. Sans une volonté politique forte et une mobilisation des acteurs culturels, la traduction risque de rester un luxe, réservé à une élite, au lieu d'être un outil démocratique d'accès au savoir.

وزارة العدل بالمعرض الدولي للنشر والكتاب 2025

ROPORTAGE

SCAN ME

Après avoir exploré les défis de la traduction, tournons notre regard vers un autre phénomène marquant de l'édition marocaine : l'auto-publication. Est-elle le signe d'une vitalité créative ou le symptôme d'un système éditorial en crise ?

L'ÉDITION À COMPTE D'AUTEUR : ACTE DE LIBERTÉ OU SYMPTÔME D'UN SYSTÈME ÉDITORIAL EN PANNE ?

Imaginez un écrivain marocain, plume à la main, cœur débordant d'histoires, mais confronté à un mur d'indifférence éditoriale. Face à ce silence, il choisit l'autoédition, devenant à la fois auteur, éditeur et promoteur de son œuvre.

En 2022-2023, le Maroc a vu la publication de 628 ouvrages à compte d'auteur, produits par 617 auteurs, représentant 21% de la production nationale. Dans le domaine littéraire, près d'un quart des 658 titres sont des auto-publications.

Cette tendance reflète une volonté d'expression, mais aussi les lacunes du système éditorial marocain. Les auteurs, souvent confrontés à des refus ou à l'absence de structures d'accompagnement, se tournent vers l'autoédition pour donner vie à leurs écrits.

Cependant, cette démarche n'est pas sans défis. L'autoéditeur doit assumer les coûts de publication, de distribution et de promotion. De plus, sans le soutien d'une maison d'édition, la visibilité de l'œuvre reste limitée, souvent confinée à des cercles restreints.

Malgré ces obstacles, l'autoédition offre une liberté créative totale. L'auteur contrôle chaque aspect de son œuvre, de la couverture au contenu, en passant par le prix de vente. Cette autonomie attire de plus en plus d'écrivains désireux de partager leur vision sans compromis.

Pourtant, cette solution individuelle ne peut masquer les problèmes structurels du secteur. Le manque de maisons d'édition accessibles, l'absence de politiques de soutien aux auteurs émergents et la faiblesse des réseaux de distribution freinent le développement d'une littérature nationale diversifiée et dynamique.

L'AVOCAT DU DIABLE :

L'autoédition, bien qu'elle incarne une forme de liberté, peut aussi être le reflet d'un isolement. Sans structures solides pour encadrer et promouvoir les talents, le Maroc risque de voir émerger une littérature fragmentée, où chaque voix s'exprime dans le vide, sans écho ni résonance. Il est temps de repenser le système éditorial pour qu'il devienne un véritable catalyseur de créativité, plutôt qu'un obstacle à l'expression.

تغطية لوديجي الخاصة للمعرض الدولي للنشر والكتاب 2025

ROPORTAGE

SCAN ME

Après avoir exploré les défis de l'autoédition, penchons-nous sur la représentation des femmes dans le monde du livre marocain. Quelle place occupent-elles dans ce paysage littéraire ? Sont-elles suffisamment visibles et valorisées ?

OÙ SONT LES FEMMES DANS LE MONDE DU LIVRE ?

Imaginez une bibliothèque où chaque étagère représenterait une voix, une perspective, une histoire. Dans cette bibliothèque, les voix féminines marocaines peinent à se faire entendre. En 2022-2023, sur les 3 482 titres publiés au Maroc, seuls 18% étaient l'œuvre d'autrices.

Une statistique qui révèle un déséquilibre persistant dans le paysage éditorial national.

Cette sous-représentation des femmes dans le monde du livre contraste avec les avancées observées dans d'autres domaines. Selon le Haut-Commissariat au Plan (HCP), le taux d'alphabétisation des femmes a atteint 57,7% en 2022, contre 39,6% en 2004. De plus, le taux de féminisation dans l'enseignement supérieur est de 58,4%, avec une prédominance dans le domaine paramédical où il dépasse 73%.

Malgré ces progrès, les femmes restent marginalisées dans le secteur de l'édition. Les obstacles sont multiples : manque de reconnaissance, difficultés d'accès aux maisons d'édition, et stéréotypes de genre qui cantonnent les femmes à certains genres littéraires. Loubna Serraj, écrivaine et éditrice, souligne que le métier d'éditeur au Maroc a longtemps été dominé par les hommes.

Pourtant, des initiatives émergent pour promouvoir la voix des femmes dans la littérature marocaine. Des collectifs d'autrices, des ateliers d'écriture féminins, et des maisons d'édition dirigées par des femmes commencent à voir le jour. Ces efforts visent à créer un espace où les femmes peuvent s'exprimer librement et être entendues.

Il est essentiel de reconnaître et de valoriser la contribution des femmes à la littérature marocaine. Leur perspective unique enrichit le paysage littéraire et offre une diversité de récits et d'expériences. Encourager la publication d'œuvres féminines, soutenir les autrices émergentes, et promouvoir l'égalité dans le secteur de l'édition sont des étapes cruciales pour une représentation équitable.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Certains pourraient arguer que la qualité prime sur la quantité, et que le nombre réduit d'autrices publiées reflète une sélection rigoureuse. Cependant, cette perspective ignore les barrières systémiques qui entravent l'accès des femmes au monde de l'édition. Pour une véritable égalité, il est impératif de remettre en question les structures existantes et de créer des opportunités équitables pour tous les écrivains, indépendamment de leur genre.

Après avoir exploré la place des femmes dans le monde du livre, intéressons-nous à l'impact du numérique sur les domaines intellectuels. Comment le numérique investit-il les champs que le papier délaisse ? Une analyse du rôle central des institutions dans cette transformation.

PHILOSOPHIE, POLITIQUE, ÉCONOMIE : LE NUMÉRIQUE INVESTIT CE QUE LE PAPIER DÉLAISSE

Imaginez une agora virtuelle où les débats philosophiques, les analyses politiques et les études économiques s'épanouissent sans contrainte de pages ni de reliures. Au Maroc, cette agora prend la forme de publications numériques, un espace où les idées trouvent une liberté que le papier ne leur offre plus.

Selon le rapport 2022-2023 de la Fondation du Roi Abdul-Aziz Al Saoud, sur les 3 482 titres publiés cette année-là, 191 étaient des publications numériques, représentant 8% de la production totale. Bien que minoritaires, ces publications se distinguent par leur contenu : elles abordent principalement des sujets liés à l'économie (38,74%), à la politique et à la stratégie (23,03%), et aux questions de société (10,47%).

La langue française domine ce segment, avec 84 titres, suivie de l'arabe (63 titres) et de l'anglais (44 titres). Cette prédominance du français s'explique par la nature des institutions productrices de ces contenus, telles que le Policy Center for the New South (PCNS), qui à lui seul représente 47,12% de la production numérique.

Ces publications numériques, souvent disponibles gratuitement en ligne, permettent une diffusion rapide et large des idées, touchant un public au-delà des frontières nationales. Elles offrent également une flexibilité dans la présentation des contenus, intégrant des éléments multimédias et interactifs qui enrichissent l'expérience de lecture.

Cependant, cette transition vers le numérique soulève des questions. La gratuité de ces publications peut-elle être durable sans un modèle économique solide ? La prédominance des institutions dans ce domaine ne risque-t-elle pas de limiter la diversité des voix et des perspectives ? Et surtout, comment assurer la pérennité et l'accessibilité de ces contenus à long terme

L'AVOCAT DU DIABLE :

Le numérique, en libérant les idées des contraintes matérielles, pourrait aussi les enfermer dans une bulle institutionnelle. Si les publications numériques restent l'apanage de quelques organismes, le risque est grand de voir s'instaurer une pensée unique, éloignée des préoccupations du grand public. Il est essentiel d'encourager une diversité d'acteurs et de modèles économiques pour que le numérique devienne véritablement un espace démocratique de diffusion des savoirs.

Après avoir exploré le rôle du numérique dans la diffusion des idées, tournons notre regard vers le passé. Comment l'héritage manuscrit marocain est-il mis en valeur aujourd'hui ? Assiste-t-on à une renaissance de ces trésors anciens ou à une simple patrimonialisation sans vie ?

L'HÉRITAGE MANUSCRIT MAROCAIN EN VITRINE : RENAISSANCE OU PATRIMONIALISATION STÉRILE ?

Imaginez une salle silencieuse, aux murs tapissés de vitrines contenant des manuscrits anciens, témoins d'une histoire riche et complexe. Ces documents, autrefois outils de savoir et de transmission, sont aujourd'hui exposés comme des objets d'art, admirés mais souvent incompris.

Le Maroc possède un patrimoine manuscrit exceptionnel, avec plus de 15 000 volumes numérisés par la Bibliothèque Nationale du Royaume du Maroc (BNRM). Cette initiative vise à préserver ces trésors et à les rendre accessibles au public, grâce à une bibliothèque numérique multilingue disponible 24h/24.

Cependant, cette mise en vitrine soulève des questions. La numérisation, bien qu'essentielle pour la conservation, ne garantit pas la compréhension ni l'intégration de ces manuscrits dans la culture vivante. Beaucoup de ces documents restent inaccessibles au grand public, tant par la langue que par le contenu spécialisé.

Des efforts sont faits pour sensibiliser et engager un dialogue constructif autour de ces manuscrits. Des rencontres, comme celle organisée par l'Agence pour la promotion et le développement économique et social des provinces du Sud du Royaume (APDS) lors du SIEL 2024, visent à souligner l'importance de ces documents dans la préservation de l'héritage culturel marocain.

Pourtant, malgré ces initiatives, le risque de patrimonialisation stérile persiste. Sans une stratégie nationale claire et structurée, ces manuscrits risquent de rester des objets de musée, déconnectés de la vie culturelle contemporaine.

L'AVOCAT DU DIABLE :

La mise en valeur des manuscrits marocains est louable, mais elle ne doit pas se limiter à une simple exposition. Sans efforts pour les intégrer dans l'éducation, la recherche et la culture populaire, ces trésors risquent de devenir des reliques sans âme. Il est crucial de créer des passerelles entre ce patrimoine et la société actuelle, pour que ces manuscrits redeviennent des sources de savoir vivant.

Après avoir exploré la question de la patrimonialisation des manuscrits, tournons notre attention vers les politiques publiques du livre au Maroc. Comment ces politiques influencent-elles la production, la diffusion et la consommation du livre dans le pays ?

POLITIQUES PUBLIQUES DU LIVRE AU MAROC : ENTRE VOLONTARISME ET INERTIE

Imaginez une scène où le livre marocain est le protagoniste d'une pièce de théâtre, oscillant entre les projecteurs des subventions et les ombres de l'inaction. Les politiques publiques du livre au Maroc, bien qu'animées par des intentions louables, révèlent une dualité entre engagement et stagnation.

En 2022-2023, le Maroc a enregistré la publication de 3 482 titres, avec une prédominance de 92% pour les formats papier et 8% pour les numériques. Le ministère de la Culture a joué un rôle central en soutenant financièrement environ 66,45% de ces publications, démontrant une volonté manifeste de promouvoir la production éditoriale nationale.

Cependant, cette dynamique cache des disparités régionales notables. La région de Rabat-Salé-Kénitra domine avec 919 publications, suivie de Casablanca-Settat (631) et de Tanger-Tétouan-Al Hoceima (367). Cette concentration géographique soulève des questions sur l'équité de la diffusion culturelle à travers le pays.

Le prix moyen du livre marocain a connu une baisse, passant à 83,70 dirhams, soit une diminution de 12,95 dirhams par rapport à l'année précédente. Bien que cette réduction puisse favoriser l'accessibilité, elle reflète également les défis économiques auxquels sont confrontés les éditeurs, notamment en termes de rentabilité et de viabilité financière.

Par ailleurs, le programme "Un million de cartables", initié en 2008, a vu son budget augmenter de manière significative, atteignant 550,5 millions de dirhams en 2022-2023. Cette initiative. visant à fournir des fournitures scolaires aux élèves défavorisés, témoigne de l'engagement de l'État en faveur de l'éducation. Cependant, elle met également en lumière la dépendance du secteur du livre scolaire aux politiques publiques, sans pour autant garantir une diversification ou une innovation dans les contenus proposés.

Malgré ces efforts, le secteur de l'édition au Maroc reste confronté à des défis structurels. Le manque de données sur les habitudes de lecture des Marocains, l'absence de politiques de lecture publique cohérentes et le déficit de soutien aux auteurs émergents limitent l'impact des politiques existantes.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Les politiques publiques du livre au Maroc, bien que bien intentionnées, semblent parfois naviguer sans boussole. L'accent mis sur la production, sans une stratégie claire pour la diffusion et la promotion de la lecture, risque de transformer le livre en un produit sans lecteur. Il est impératif de repenser ces politiques en intégrant une vision holistique qui englobe la chaîne complète du livre, de l'auteur au lecteur.

Après avoir examiné les politiques publiques du livre, tournons notre attention vers les revues marocaines. Entre spécialisation et marginalité, quel est leur rôle dans le paysage éditorial actuel ?

REVUES MAROCAINES : ENTRE SPÉCIALISATION ET MARGINALITÉ

Imaginez un archipel de publications, chacune une île de savoir, éparpillée dans l'océan de l'édition marocaine. Ces revues, souvent spécialisées, naviguent entre la reconnaissance académique et l'oubli du grand public.

En 2022-2023, le Maroc a recensé 164 revues imprimées et électroniques, totalisant 496 numéros, soit une moyenne de trois numéros par revue. La répartition linguistique montre une prédominance de l'arabe (73,19%), suivie du français (26,41%) et de l'anglais (0,4%).

Les domaines couverts par ces revues sont principalement juridiques (35,28%), économiques (14,11%), historiques (13,31%) et littéraires (8,87%). Cette spécialisation reflète une orientation académique, mais limite l'accessibilité pour le grand public.

Le Portail des Revues Scientifiques Marocaines (IMIST-CNRST) recense plus de 80 revues en accès ouvert, dont certaines sont indexées dans des bases de données internationales. Cependant, la visibilité de ces revues reste limitée, en partie à cause de la fragmentation du paysage éditorial et du manque de promotion.

La marginalité de ces revues s'explique également par des défis structurels : financement insuffisant, absence de politique nationale de soutien aux publications périodiques, et difficulté à attirer des contributeurs réguliers. De plus, la transition vers le numérique est encore timide, malgré les opportunités offertes par les plateformes en ligne.

Pourtant, ces revues jouent un rôle crucial dans la diffusion du savoir et la promotion de la recherche. Elles offrent un espace d'expression pour les chercheurs, les intellectuels et les écrivains, et contribuent à la diversité du paysage culturel marocain.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Les revues marocaines, bien que spécialisées, ne devraient pas être confinées à une élite académique. Sans une stratégie claire pour les intégrer dans le tissu culturel national, elles risquent de devenir des publications confidentielles, éloignées des préoccupations du grand public. Il est temps de repenser leur rôle et de leur offrir une place centrale dans la dynamique éditoriale du pays.

Après avoir exploré la situation des revues marocaines, tournons notre attention vers le Salon International de l'Édition et du Livre (SIEL). Comment cet événement reflète-t-il les dynamiques du monde du livre au Maroc ?

SIEL : MIROIR GROSSISSANT OU DÉFORMANT DU MONDE DU LIVRE MAROCAIN ?

Imaginez une immense scène où le livre marocain est à l'honneur, sous les projecteurs, acclamé par une foule enthousiaste. Le Salon International de l'Édition et du Livre (SIEL) de Rabat, dans sa 30e édition du 17 au 27 avril 2025, a rassemblé 775 exposants de 51 pays, présentant plus de 100 000 titres.

Avec un budget de 38 millions de dirhams, le SIEL 2025 a proposé une programmation riche : 329 activités culturelles animées par 762 intervenants, des hommages à des figures emblématiques telles que Driss Chraïbi, et une mise à l'honneur de l'Émirat de Sharjah.

Cependant, derrière cette effervescence, des questions subsistent. Le SIEL reflète-t-il fidèlement la réalité du monde du livre marocain ? Les défis structurels du secteur, tels que la faible production en langue amazighe ou la sous-représentation des autrices, sont-ils suffisamment abordés ?

De plus, la concentration géographique des activités, principalement à Rabat, et la prédominance des grandes maisons d'édition soulèvent des interrogations sur l'accessibilité et l'inclusivité de l'événement. Les petites structures éditoriales et les auteurs émergents trouvent-ils leur place dans ce grand rendez-vous ?

Enfin, si le SIEL attire un large public, avec une affluence record de 316 000 visiteurs en 2024, il reste à déterminer si cet engouement se traduit par une augmentation durable de la lecture et de l'achat de livres tout au long de l'année.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Le SIEL, bien que spectaculaire, risque de devenir une façade brillante masquant les lacunes profondes du secteur du livre au Maroc. Sans une réflexion critique et des actions concrètes pour renforcer la chaîne du livre dans son ensemble, le salon pourrait se transformer en un événement ponctuel, déconnecté des réalités et des besoins des acteurs du monde du livre.

Après avoir exploré la situation des revues marocaines, tournons notre attention vers le Salon International de l'Édition et du Livre (SIEL). Comment cet événement reflète-t-il les dynamiques du monde du livre au Maroc ?

LES MAROCAINS LISENT-ILS VRAIMENT ? ET SI ON SE TROMPAIT...

Imaginez une bibliothèque silencieuse, ses étagères remplies de livres, mais peu de lecteurs pour les parcourir. Au Maroc, la lecture est souvent perçue comme une activité en déclin, voire absente. Mais cette perception est-elle fondée ou résulte-t-elle d'une méconnaissance des pratiques réelles ?

Les données disponibles sur les habitudes de lecture des Marocains sont limitées. Le rapport annuel de la Fondation du Roi Abdul-Aziz Al Saoud fournit des informations sur la production éditoriale, mais peu sur la consommation. Selon une enquête du Haut-Commissariat au Plan (HCP) de 2012, les Marocains consacrent en moyenne 2 minutes par jour à la lecture, contre plus de 2 heures à la télévision.

Cependant, ces chiffres ne reflètent pas nécessairement la réalité actuelle. L'émergence des plateformes numériques a modifié les habitudes de lecture. Des services comme YouScribe, en partenariat avec le ministère de la Culture, ont permis d'équiper 50 médiathèques à travers le pays, offrant un accès à une vaste bibliothèque numérique.

Malgré ces initiatives, des défis persistent. L'étude PIRLS 2021 révèle que 59% des élèves marocains se situent en dessous du niveau minimum de maîtrise de la lecture, plaçant le Maroc en 56e position sur 57 pays évalués. Ce résultat souligne l'importance d'une action concertée pour améliorer les compétences en lecture dès le plus jeune âge.
Par ailleurs, le coût des livres reste un obstacle pour de nombreux Marocains. Bien que le prix moyen d'un livre ait diminué à 83,70 dirhams en 2022-2023, il demeure élevé pour une partie de la population

Cette situation limite l'accès à la lecture, en particulier dans les zones rurales et parmi les populations à faible revenu.
Il est également important de considérer les nouvelles formes de lecture. Les jeunes Marocains lisent souvent sur des supports numériques, que ce soit des articles, des blogs ou des réseaux sociaux. Cette lecture fragmentée, bien que différente de la lecture traditionnelle, constitue néanmoins une forme d'engagement avec le texte.

L'AVOCAT DU DIABLE :

La lecture au Maroc est-elle réellement en déclin, ou assistons-nous à une transformation des pratiques ? En l'absence de données actualisées et complètes, il est difficile de trancher. Ce qui est certain, c'est que la lecture ne se limite plus aux livres imprimés. Elle prend désormais des formes variées, souvent numériques, qui échappent aux mesures traditionnelles. Il est temps de repenser notre conception de la lecture et de développer des outils pour mieux comprendre et encourager ces nouvelles pratiques.

Après avoir exploré les habitudes de lecture au Maroc, intéressons-nous à la question de la censure. Quels sont les mécanismes en place et comment influencent-ils la production et la diffusion des œuvres littéraires ?

CENSURE AU MAROC : ENTRE LIGNES ROUGES ET ZONES GRISES

Imaginez un écrivain marocain, plume à la main, naviguant entre les écueils invisibles de la censure. Au Maroc, la censure n'est pas toujours frontale ; elle se manifeste souvent par des silences, des absences, des livres introuvables sans explication.

Les "lignes rouges" sont bien connues : la monarchie, l'intégrité territoriale et l'islam. Toute critique perçue comme franchissant ces lignes peut entraîner des sanctions. Mais au-delà de ces interdits explicites, une autocensure pernicieuse s'est installée. Les éditeurs, les libraires et même les auteurs anticipent les réactions des autorités et s'abstiennent de publier ou de distribuer des œuvres potentiellement controversées. Cette autocensure est souvent plus efficace que la censure officielle, car elle est intériorisée et difficile à quantifier.

Des exemples concrets illustrent cette réalité. Le roman "Le Pain nu" de Mohamed Choukri, autobiographie crue d'une jeunesse marocaine marquée par la pauvreté et la marginalité, a été interdit au Maroc de 1983 à 2000. Ce n'est qu'après de nombreuses années et une reconnaissance internationale que le livre a été autorisé à la vente.

Plus récemment, en 2022, le roman "Journal d'une lesbienne" de Fatima Ezzahra Amezgar a été retiré du Salon international du livre de Rabat. Officiellement, le livre n'était pas enregistré correctement, mais beaucoup y ont vu une censure déguisée en raison du sujet abordé. Ironiquement, cette interdiction a suscité un intérêt accru pour le livre, qui est devenu un best-seller au Maroc.

Face à ces restrictions, de nombreux auteurs et éditeurs se tournent vers le numérique pour contourner la censure. Les livres électroniques, les blogs et les réseaux sociaux offrent des plateformes alternatives pour la diffusion des idées. Cependant, ces espaces ne sont pas totalement à l'abri de la surveillance et de la répression.

L'AVOCAT DU DIABLE :

La censure, qu'elle soit officielle ou intériorisée, entrave la liberté d'expression et la créativité. Elle pousse les auteurs à l'autocensure, appauvrit le débat public et limite la diversité des idées. Dans un monde de plus en plus connecté, où l'information circule librement, maintenir des barrières à la liberté d'expression est non seulement inefficace, mais aussi contre-productif. Il est temps de repenser les politiques de censure pour favoriser un environnement où les idées peuvent s'exprimer librement et être débattues ouvertement.

Après avoir exploré les enjeux de la traduction des œuvres marocaines à l'international, tournons notre attention vers les bibliothèques au Maroc. Comment ces institutions évoluent-elles à l'ère du numérique ? Sont-elles en train de se réinventer ou de se marginaliser ?

BIBLIOTHÈQUES MAROCAINES : ENTRE RÉINVENTION ET MARGINALISATION À L'ÈRE DU NUMÉRIQUE

Imaginez une bibliothèque marocaine traditionnelle, avec ses étagères en bois, ses livres poussiéreux et son silence respectueux. Maintenant, imaginez cette même bibliothèque transformée en un espace numérique, où l'intelligence artificielle (IA) et les services en ligne redéfinissent l'accès au savoir. Au Maroc, les bibliothèques publiques sont à la croisée des chemins, oscillant entre modernisation et marginalisation.

Le ministère de la Jeunesse, de la Culture et de la Communication a lancé une initiative ambitieuse pour moderniser les bibliothèques publiques en intégrant des services numériques et l'IA. Une bibliothèque numérique a été mise en place, offrant 328 480 livres électroniques couvrant divers domaines de connaissance. Ce service, régulièrement enrichi, permet aux usagers de consulter et télécharger des ouvrages à distance, renforçant ainsi l'accessibilité aux contenus éducatifs et culturels.

Parallèlement, la Bibliothèque Nationale du Royaume du Maroc (BNRM) s'est engagée dans une transformation numérique, visant à démocratiser la culture et à ouvrir la connaissance à tous. Elle ne se limite plus à préserver le patrimoine, mais joue un rôle actif dans la diffusion du savoir à l'ère numérique.

Cependant, malgré ces avancées, des défis persistent. L'intégration de l'IA dans les bibliothèques nécessite des investissements financiers importants, la formation des professionnels et la mise en place d'infrastructures technologiques adaptées. De plus, l'exclusion numérique reste une réalité pour certaines populations, notamment les personnes âgées ou en situation de précarité.

Pour répondre à ces défis, des initiatives telles que les ateliers numériques à destination des femmes de plus de 55 ans ont été mises en place, visant à renforcer leurs compétences numériques et à favoriser leur inclusion.

Par ailleurs, des partenariats avec des acteurs technologiques et des financements dédiés à l'innovation culturelle sont explorés pour assurer une transition progressive vers des bibliothèques plus interactives et adaptées aux nouveaux usages numériques.

L'AVOCAT DU DIABLE :

La modernisation des bibliothèques marocaines est une démarche louable, mais elle ne doit pas se faire au détriment de leur mission première : être des lieux de rencontre, d'échange et de partage. La technologie ne doit pas remplacer l'humain, mais le compléter. Il est essentiel de veiller à ce que la transition numérique ne creuse pas davantage les inégalités, mais au contraire, qu'elle favorise l'inclusion et l'accès équitable au savoir pour tous.

Après avoir exploré la transformation des bibliothèques marocaines à l'ère du numérique, intéressons-nous à l'émergence des podcasts littéraires. Comment ces nouvelles formes de narration audio redéfinissent-elles la consommation de la littérature au Maroc ?

TRADUCTION AU MAROC : UN CHANTIER CULTUREL À DEMI-OUVERT

Imaginez un salon feutré où les voix des écrivains résonnent, non pas à travers des pages, mais via des ondes numériques. Au Maroc, les podcasts littéraires émergent comme une nouvelle scène où la littérature s'écoute autant qu'elle se lit.

Parmi les pionniers, "Qitab", le podcast du magazine TelQuel, se distingue. Animé par Mathilda Peyronie, Soundouss Chraïbi et Murtada Calamy, il explore la littérature marocaine et internationale, mêlant analyses d'œuvres et entretiens avec des auteurs tels que Yassine Adnan et Abdellah Taïa. Cette initiative offre une plateforme pour discuter des nouveautés littéraires et revisiter les classiques, rendant la critique littéraire accessible à un large public.

Luxe Radio propose également une émission dédiée à la littérature, abordant essais, romans, poèmes et bandes dessinées. Animée par Sara Rami, elle offre un tour d'horizon des productions littéraires du Maroc et d'ailleurs, mettant en lumière les auteurs et les œuvres qui façonnent le paysage culturel.

"Bain de Culture", diffusé sur Medi1 Podcast, élargit le spectre en couvrant divers aspects de la culture, y compris la littérature. Chaque dimanche, l'émission offre un aperçu de ce qui se crée au Maghreb et ailleurs, incluant des discussions sur des romans, des bandes dessinées et des événements littéraires.

Ces podcasts ne se contentent pas de commenter la littérature ; ils participent activement à sa diffusion et à sa démocratisation. En offrant un accès gratuit et facile à des contenus littéraires, ils permettent à un public plus large de découvrir des œuvres et des auteurs, contribuant ainsi à la promotion de la lecture au Maroc.

Cependant, cette effervescence soulève des questions. La multiplication des podcasts littéraires pourrait-elle entraîner une saturation de l'offre, rendant difficile la découverte de contenus de qualité ? Et comment garantir la pérennité de ces initiatives souvent portées par des passionnés bénévoles ?

L'AVOCAT DU DIABLE :

Les podcasts littéraires marocains offrent une nouvelle voie pour la diffusion de la littérature, mais ils ne doivent pas devenir une fin en soi. Il est essentiel de veiller à ce qu'ils ne remplacent pas la lecture traditionnelle, mais qu'ils la complètent. De plus, pour assurer leur pérennité, ces initiatives doivent bénéficier d'un soutien institutionnel et d'une reconnaissance professionnelle, afin de ne pas rester confinées à des cercles restreints d'auditeurs avertis.

Après avoir exploré l'univers des podcasts littéraires au Maroc, tournons notre attention vers l'impact de l'intelligence artificielle sur l'écriture. Comment les écrivains marocains intègrent-ils ces nouvelles technologies dans leur processus créatif ?

ÉCRITURE ASSISTÉE PAR IA AU MAROC : ENTRE INNOVATION ET QUESTIONNEMENTS ÉTHIQUES

Imaginez un écrivain marocain, assis devant son ordinateur, non plus seul face à la page blanche, mais accompagné d'une intelligence artificielle prête à suggérer des phrases, corriger des fautes ou même proposer des idées. Au Maroc, l'écriture assistée par IA n'est plus une fiction, mais une réalité qui transforme le paysage littéraire.

En 2024, les écrivains Abdelouahed Stitou et Kholoud Rachidi ont publié un ouvrage commun intitulé "Les écrivains trahissent aussi", explorant le thème de l'intelligence artificielle dans la création littéraire. Ce livre, fruit d'une collaboration entre deux auteurs et une réflexion sur l'impact de l'IA, illustre la manière dont la technologie s'immisce dans le processus créatif.

L'IA offre des outils puissants pour les écrivains : correction grammaticale, suggestions stylistiques, génération de textes, etc. Des logiciels comme Grammarly ou ProWritingAid utilisent l'IA pour améliorer la qualité des écrits, permettant aux auteurs de se concentrer sur le contenu plutôt que sur la forme.

Cependant, cette assistance technologique soulève des questions éthiques. L'IA peut-elle remplacer la créativité humaine ? Les œuvres générées par des algorithmes ont-elles la même valeur que celles écrites par des humains ? Au Maroc, ces interrogations sont au cœur des débats sur l'avenir de la littérature.

Des initiatives comme le "Kitab Connect Festival", organisé en 2025, ont abordé ces questions en réunissant écrivains, chercheurs et étudiants pour discuter de l'impact de l'IA sur la création littéraire. Ce festival a mis en lumière les opportunités et les défis liés à l'intégration de l'IA dans le processus d'écriture.

Par ailleurs, des experts marocains soulignent que l'IA ne remplace pas l'humain, mais le repositionne. Elle libère les créateurs des tâches répétitives pour leur permettre de se concentrer sur des aspects plus stratégiques et créatifs.

Néanmoins, l'utilisation de l'IA dans l'écriture pose des défis en termes de droits d'auteur, d'originalité et de responsabilité. Qui est l'auteur d'un texte généré par une IA ? Comment garantir l'authenticité d'une œuvre ? Ces questions nécessitent une réflexion approfondie et la mise en place de cadres juridiques adaptés.

L'AVOCAT DU DIABLE :

L'écriture assistée par IA au Maroc offre des perspectives intéressantes, mais elle ne doit pas devenir une béquille pour les écrivains. La créativité humaine, avec ses imperfections et ses intuitions, reste irremplaçable. Il est essentiel de veiller à ce que l'IA soit un outil au service de l'auteur, et non un substitut à sa créativité.

Après avoir exploré l'impact de l'IA sur l'écriture, tournons notre attention vers l'édition indépendante au Maroc. Comment les éditeurs indépendants naviguent-ils dans un paysage dominé par les grandes maisons d'édition et les défis économiques ?

ÉDITION INDÉPENDANTE AU MAROC : ENTRE PASSION ET PRÉCARITÉ

Imaginez une scène où des éditeurs marocains indépendants avancent sur un fil tendu entre deux gratte-ciels : d'un côté, la passion de publier des œuvres engagées ; de l'autre, la précarité économique et les défis structurels. Ces funambules de l'édition évoluent dans un paysage dominé par de grands groupes, où quatre éditeurs contrôlent plus de 53 % du marché du livre scolaire, verrouillant ainsi une part significative du secteur.

Parmi ces éditeurs indépendants, les Éditions Tarik, fondées en 1999 à Casablanca par Bichr Bennani et Marie-Louise Belarbi, se distinguent par leur engagement dans les débats contemporains et leur volonté de publier des œuvres explorant l'histoire, la société et la mémoire du Maroc.

Les Éditions du Sirocco, créées en 2007, s'efforcent de donner la parole aux voix marocaines, en mettant l'accent sur l'histoire, le patrimoine et la culture du pays.

En toutes lettres, fondée en 2014 par Kenza Sefrioui et Hicham Houdaïfa, se spécialise dans l'essai, le journalisme d'investigation et les sciences humaines, abordant des sujets sensibles tels que les droits humains et les questions de société.

Les Éditions ONZE, nées en 2016 à Casablanca sous l'impulsion de Ghizlaine Chraibi, proposent un catalogue diversifié de romans, poésie et essais, avec une attention particulière portée à la qualité de l'objet livre.

Dans le domaine de la littérature jeunesse, Yomad, fondée en 1998 par Nadia Bouayad et Nadia Essalmi, a été la première maison d'édition marocaine spécialisée dans ce secteur, publiant des ouvrages en français, arabe et amazigh.

Ces éditeurs indépendants font face à des défis majeurs : absence de politique publique de soutien, difficultés de distribution, manque de médiation culturelle et précarité économique. Comme le souligne Kenza Sefrioui, cofondatrice d'En toutes lettres, "le secteur du livre est en déshérence faute d'une véritable politique publique qui aille au-delà d'une approche événementielle ou de diplomatie culturelle".

Malgré ces obstacles, ces maisons d'édition continuent de publier des œuvres de qualité, souvent primées, et de participer à des initiatives visant à promouvoir la lecture et la culture au Maroc.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Les éditeurs indépendants marocains, bien que passionnés et engagés, évoluent dans un environnement hostile où la survie économique prime souvent sur la qualité éditoriale. Sans un soutien structurel et une reconnaissance institutionnelle, ces acteurs risquent de disparaître, laissant le champ libre à une production standardisée et déconnectée des réalités culturelles du pays.

Après avoir exploré les défis de l'édition indépendante au Maroc, tournons notre attention vers la littérature jeunesse. Comment les auteurs et éditeurs marocains s'efforcent-ils de captiver les jeunes lecteurs dans un monde dominé par le numérique et les écrans ?

LITTÉRATURE JEUNESSE AU MAROC : ENTRE TRADITION ET INNOVATION POUR SÉDUIRE LES JEUNES LECTEURS

Imaginez un enfant marocain, les yeux brillants, découvrant un conte qui parle de sa culture, de ses traditions, de son quotidien. La littérature jeunesse au Maroc s'efforce de créer cet émerveillement, en tissant des récits qui résonnent avec l'identité des jeunes lecteurs.

Fondée en 1998 par Nadia Essalmi, Yomad est la première maison d'édition marocaine spécialisée dans la littérature jeunesse. Avec une centaine de titres à son actif, Yomad publie des ouvrages en français, en arabe et en amazigh, mettant en avant des auteurs marocains tels que Driss Chraïbi, Fouad Laroui et Habib Mazini. L'objectif est de proposer des livres qui reflètent la réalité des enfants marocains, en intégrant des éléments de leur vie quotidienne tout en leur ouvrant une fenêtre sur le monde.

En 2006, Amina Hachimi Alaoui crée Yanbow Al Kitab, une maison d'édition jeunesse qui valorise le patrimoine culturel marocain. Parmi ses initiatives, l'opération "Un livre, un enfant" vise à distribuer des livres dans les écoles des régions défavorisées, afin de démocratiser l'accès à la lecture. Yanbow Al Kitab publie des ouvrages en français, en arabe et en anglais, avec des collections telles que "Raconte-moi", qui aborde des thèmes du patrimoine marocain.

La maison d'édition Marsam, bien que généraliste, a également développé une section jeunesse, publiant des contes et des récits inspirés de la tradition orale marocaine. Ces ouvrages, souvent bilingues, permettent aux enfants de découvrir leur culture tout en développant leurs compétences linguistiques.

Face à l'évolution des modes de consommation, certaines maisons d'édition explorent le numérique pour toucher un public plus large. Le Manifeste, créée en 2018, est la première maison d'édition marocaine spécialisée dans le livre numérique. Elle propose des ouvrages en version numérique et papier à la demande, avec une attention particulière portée à la littérature jeunesse.

Des initiatives telles que l'application "Hajitek Majitek", développée en partenariat avec Yanbow Al Kitab, offrent des contes marocains aux enfants via des supports numériques. Ces projets éducatifs multimédias combinent l'aspect ludique de la technologie à la richesse des contenus, préfigurant un changement de modèle dans la manière dont les jeunes abordent la lecture.

L'AVOCAT DU DIABLE :

La littérature jeunesse marocaine, bien que riche et diversifiée, reste confrontée à des défis majeurs. La distribution limitée, le manque de soutien institutionnel et la concurrence des contenus numériques étrangers freinent son développement. Il est essentiel de renforcer les politiques publiques en faveur de la lecture et de soutenir les initiatives locales pour assurer la pérennité de cette littérature qui joue un rôle crucial dans la construction de l'identité des jeunes Marocains.

Après avoir exploré les dynamiques de la littérature jeunesse au Maroc, intéressons-nous à la place de la poésie dans le paysage littéraire marocain contemporain. Comment les poètes marocains s'expriment-ils aujourd'hui, et quel est l'impact de leurs œuvres sur la société ?

POÉSIE MAROCAINE CONTEMPORAINE : ENTRE VOIX INTIMES ET RÉSONANCES COLLECTIVES

Imaginez une scène où les mots dansent, où les émotions s'entrelacent, où la poésie devient le miroir de l'âme marocaine contemporaine. La poésie marocaine, riche de ses multiples voix et influences, continue de captiver, d'interroger et de résonner au-delà des frontières.

Parmi les figures emblématiques, Abdallah Zrika se distingue par sa poésie libre et engagée. Né en 1953 à Casablanca, il a marqué les années 1970 par ses lectures publiques, attirant des milliers de jeunes en quête de liberté d'expression. Son œuvre, souvent censurée, reste un symbole de résistance poétique.

Mohammed Bennis, quant à lui, est reconnu pour sa réflexion sur la langue et la modernité. Il a œuvré pour une poésie arabe contemporaine libérée des carcans traditionnels, explorant les frontières entre le sacré et le profane, le corps et l'esprit.

La poésie féminine marocaine s'affirme également avec force. Malika El Assimi, première femme marocaine à publier un recueil de poésie mêle engagement féministe et exploration des traditions orales. Aïcha Bassry, poétesse et romancière,
aborde des thèmes tels que l'identité, la mémoire et la condition féminine, avec une sensibilité particulière.

La scène poétique contemporaine voit émerger de nouvelles voix, à l'instar de Rim Battal. Née en 1987, elle mêle poésie, photographie et performance, abordant des sujets intimes et sociaux avec une langue incisive et un regard critique sur les normes établies.

Des initiatives telles que l'anthologie "Justice poétique", éditée par Deborah Kapchan et Driss Marjane, rassemblent plus de 70 poètes marocains contemporains, témoignant de la diversité et de la vitalité de la poésie marocaine actuelle.

La poésie marocaine contemporaine, en constante évolution, continue de questionner, d'émouvoir et d'inspirer, affirmant sa place dans le paysage littéraire mondial.

L'AVOCAT DU DIABLE :

La poésie marocaine contemporaine, bien que riche et diversifiée, reste souvent confinée à des cercles restreints. Son accessibilité limitée, tant en termes de diffusion que de compréhension, pose la question de son impact réel sur la société. Il est essentiel de repenser les modes de transmission et de médiation pour que cette poésie, miroir de l'âme marocaine, puisse toucher un public plus large et jouer pleinement son rôle de vecteur de réflexion et de transformation sociale.

Après avoir exploré les voix poétiques du Maroc contemporain, tournons notre attention vers la bande dessinée marocaine. Comment ce médium, longtemps marginalisé, s'affirme-t-il aujourd'hui comme un espace de créativité et de critique sociale ?

BANDE DESSINÉE MAROCAINE : UN NEUVIÈME ART EN PLEINE EFFERVESCENCE

Imaginez une case de bande dessinée qui s'étire, se déforme, explose pour libérer une multitude de voix, de styles et de récits. C'est ce qui se passe actuellement dans le paysage de la bande dessinée marocaine, où le neuvième art connaît une effervescence sans précédent.

Longtemps perçue comme un divertissement pour enfants, la bande dessinée au Maroc a longtemps peiné à trouver son public et ses financements. Cependant, une nouvelle génération d'auteurs engagés émerge, portée par le numérique et des récits ancrés dans les réalités du pays. Des artistes comme Zainab Fasiki, avec son ouvrage "Hshouma", abordent des sujets tabous tels que la sexualité et les droits des femmes, brisant les stéréotypes et les normes sociales.

Des initiatives telles que la résidence artistique Khaliya, organisée par la Fondation Hiba, offrent un tremplin aux jeunes talents de la bande dessinée marocaine. Ces résidences permettent aux auteurs de développer leurs projets, d'échanger avec des professionnels et de bénéficier d'une visibilité accrue.
L'histoire de la bande dessinée marocaine est également marquée par des figures emblématiques telles qu'Abdelaziz Mouride, considéré comme le père de la bande dessinée marocaine. Son œuvre "On affame bien les rats", publiée en 2000, est une dénonciation poignante des conditions de détention des prisonniers politiques au Maroc.

Aujourd'hui, la bande dessinée marocaine explore une diversité de genres et de thématiques, allant de la satire politique à la science-fiction, en passant par le récit autobiographique et le conte traditionnel. Des festivals, des expositions et des publications en ligne contribuent à la diffusion de ces œuvres, touchant un public de plus en plus large.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Malgré cette effervescence, la bande dessinée marocaine reste confrontée à des défis majeurs : manque de structures de diffusion, absence de politique publique de soutien, précarité des auteurs. Il est essentiel de mettre en place des mécanismes de soutien et de reconnaissance pour permettre à ce neuvième art de s'épanouir pleinement et de jouer son rôle dans le paysage culturel marocain.

Après avoir exploré l'univers de la bande dessinée marocaine, tournons notre attention vers la littérature amazighe. Comment cette littérature, longtemps marginalisée, s'affirme-t-elle aujourd'hui comme une composante essentielle de l'identité culturelle marocaine ?

LITTÉRATURE AMAZIGHE : RENAISSANCE D'UNE VOIX LONGTEMPS ÉTOUFFÉE

Imaginez une bibliothèque où les étagères, longtemps vides, se remplissent soudain de livres aux couvertures colorées, écrits en caractères tifinagh. C'est le tableau actuel de la littérature amazighe au Maroc, qui connaît une véritable renaissance après des décennies de marginalisation.

La reconnaissance officielle du tamazight comme langue nationale en 2011 a marqué un tournant décisif. Depuis, les initiatives pour promouvoir la littérature amazighe se multiplient. Des maisons d'édition telles que Tira, Achab, Imal et Identité se consacrent à la publication d'œuvres en tamazight, offrant une plateforme aux auteurs amazighs pour exprimer leur culture et leur identité.

Parmi les figures emblématiques de cette littérature, on retrouve des poètes et écrivains qui ont su allier tradition et modernité. Leurs œuvres abordent des thèmes variés, de la mémoire collective à la condition féminine, en passant par les défis contemporains de la société marocaine .Ces auteurs contribuent à enrichir le paysage littéraire national et à faire entendre la voix amazighe sur la scène internationale.

Les festivals et événements culturels jouent également un rôle crucial dans cette dynamique. Ils offrent une visibilité aux écrivains amazighs et favorisent les échanges entre les différentes composantes de la culture marocaine. Ces manifestations permettent de célébrer la diversité linguistique et culturelle du pays, tout en renforçant le sentiment d'appartenance à une identité commune.

Cependant, des défis subsistent. La distribution des ouvrages en tamazight reste limitée, et l'accès à ces livres demeure difficile pour une grande partie de la population. De plus, le manque de formation en langue amazighe dans le système éducatif entrave la diffusion et la compréhension de cette littérature. Il est donc essentiel de mettre en place des politiques publiques visant à soutenir la production, la diffusion et l'enseignement de la littérature amazighe.

L'AVOCAT DU DIABLE :

La renaissance de la littérature amazighe est indéniablement une avancée majeure pour la reconnaissance de la diversité culturelle du Maroc. Cependant, il est crucial de veiller à ce que cette dynamique ne soit pas freinée par des obstacles structurels. Sans un engagement fort des institutions et une volonté politique affirmée, le risque est grand que cette littérature reste confinée à des cercles restreints, sans véritable impact sur la société dans son ensemble. Il est temps de passer des déclarations d'intention à des actions concrètes pour que la littérature amazighe puisse pleinement s'épanouir et enrichir le patrimoine culturel marocain.

Après avoir exploré la résurgence de la littérature amazighe, tournons notre attention vers l'impact de la diaspora marocaine sur la scène littéraire internationale. Comment les écrivains marocains établis à l'étranger contribuent-ils à la diffusion de la culture marocaine et à la diversité des voix littéraires ?

DIASPORA MAROCAINE : UNE LITTÉRATURE AU CARREFOUR DES CULTURES

Imaginez un roman qui commence à Rabat, se poursuit à Montréal, fait escale à Bruxelles et s'achève à Los Angeles. C'est le parcours de nombreuses œuvres issues de la diaspora marocaine, où les écrivains, tels des passeurs de cultures, tissent des récits transcendant les frontières géographiques et linguistiques.

La diaspora marocaine, forte de plus de 5 millions de personnes réparties dans plus de 100 pays, représente environ 10 % de la population totale du Maroc. Cette communauté, principalement établie en Europe, en Amérique du Nord et au Moyen-Orient, entretient des liens culturels et économiques étroits avec le pays d'origine. Cette réalité se reflète dans une littérature diasporique riche et diversifiée, explorant les thèmes de l'identité, de l'exil et de l'appartenance.

Parmi les figures emblématiques, Laila Lalami, romancière maroco-américaine, s'est imposée sur la scène littéraire internationale avec des œuvres telles que The Moor's Account, finaliste du prix Pulitzer en 2015. Son écriture, en anglais, explore les complexités de l'identité et de l'histoire marocaine.n Europe, Leïla Houari, installée en Belgique, a marqué la littérature Efrancophone avec son roman Zeïda de nulle part, abordant les défis de l'immigration et du déracinement. Son engagement se manifeste également à travers des ateliers d'écriture destinés aux femmes et aux enfants issus de l'immigration.

Au Canada, Kamal Benkirane, poète et éditeur d'origine marocaine, œuvre pour la promotion des littératures francophones en Amérique du Nord. Fondateur de la maison d'édition électronique E-passerelle, il anime également des émissions littéraires et organise des événements culturels favorisant l'interculturalité.

Les institutions marocaines reconnaissent désormais l'importance de cette littérature diasporique. Le Conseil de la communauté marocaine à l'étranger (CCME) soutient activement les jeunes écrivains de la diaspora, en organisant des rencontres et en facilitant la publication de leurs œuvres.

Le Salon international de l'édition et du livre (SIEL) de Rabat 2025 consacre une place significative à la diaspora marocaine, avec des lectures multilingues, des hommages à des figures telles que Driss Chraïbi, et des publications spéciales mettant en lumière les contributions littéraires de cette communauté.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Si la littérature de la diaspora marocaine enrichit indéniablement le paysage littéraire mondial, elle risque également de se retrouver en porte-à-faux entre deux cultures, sans être pleinement intégrée ni dans le canon littéraire marocain, ni dans celui des pays d'accueil. Il est essentiel de créer des passerelles institutionnelles et culturelles pour que ces voix ne restent pas en marge, mais soient reconnues et célébrées à leur juste valeur.

Après avoir exploré les contributions de la diaspora marocaine à la littérature mondiale, tournons notre regard vers l'impact du numérique sur la lecture au Maroc. Comment les nouvelles technologies transforment-elles les habitudes de lecture et redéfinissent-elles le rapport aux livres ?

LECTURE NUMÉRIQUE AU MAROC : ENTRE RÉVOLUTION TECHNOLOGIQUE ET NOUVEAUX DÉFIS CULTURELS

Imaginez un jeune Marocain lisant un roman sur son smartphone en attendant le tramway à Casablanca. La lecture numérique, autrefois marginale, s'impose désormais comme une composante essentielle du paysage culturel marocain.

Le Maroc a récemment renforcé sa bibliothèque numérique gratuite, offrant plus de 328 000 livres électroniques dans divers domaines du savoir. Cette initiative vise à démocratiser l'accès à la lecture et à encourager l'apprentissage continu.

Par ailleurs, la plateforme YouScribe, en partenariat avec le ministère de la Culture, a équipé 50 médiathèques marocaines de 10 000 accès à son contenu numérique. Ce partenariat permet aux usagers de bénéficier d'une vaste bibliothèque numérique, accessible via des abonnements mobiles.

Malgré ces avancées, des défis subsistent. Une enquête de 2012 du Haut-Commissariat au Plan indiquait que les Marocains consacraient en moyenne deux minutes par jour à la lecture. Bien que ce chiffre soit contesté, il souligne la nécessité de promouvoir la lecture à l'ère numérique.

La lecture numérique offre des avantages indéniables : accessibilité, diversité des contenus, interactivité. Cependant, elle nécessite également une adaptation des pratiques pédagogiques et une sensibilisation aux enjeux du numérique. Le Conseil économique, social et environnemental (CESE) souligne l'importance de développer une stratégie nationale concertée pour promouvoir la lecture, intégrant les outils numériques.

L'AVOCAT DU DIABLE :

La transition vers la lecture numérique au Maroc est prometteuse, mais elle ne doit pas occulter les inégalités d'accès aux technologies. Sans une politique inclusive et des efforts pour réduire la fracture numérique, le risque est de creuser davantage les écarts culturels et éducatifs.

Après avoir exploré l'impact du numérique sur la lecture au Maroc, tournons notre attention vers le rôle des salons du livre dans la promotion de la culture et de la littérature. Comment ces événements contribuent-ils à dynamiser le secteur du livre et à encourager la lecture ?

SALONS DU LIVRE AU MAROC : CARREFOURS CULTURELS ET LEVIERS DE PROMOTION LITTÉRAIRE

Imaginez un lieu où les mots s'échangent comme des épices sur un marché, où les idées fusent comme des notes de musique dans une jam session. Les salons du livre au Maroc ne sont plus de simples vitrines de l'édition, mais de véritables carrefours culturels où se croisent auteurs, lecteurs, éditeurs et penseurs.

Le Salon International de l'Édition et du Livre (SIEL) de Rabat, qui tient sa 30e édition du 18 au 27 avril 2025, en est l'illustration parfaite. Avec 775 exposants issus de 51 pays, plus de 100 000 titres présentés et une moyenne de 26 activités par jour animées par plus de 762 intervenants, le SIEL s'impose comme un événement culturel majeur. Cette édition rend hommage à la diaspora marocaine et accueille l'Émirat de Sharjah comme invité d'honneur, renforçant ainsi les liens culturels entre le Maroc et le monde arabe.

Mais au-delà des chiffres, c'est l'ambiance qui marque les esprits. Les allées du salon deviennent des lieux de rencontres improbables, où un jeune lecteur peut discuter avec son auteur préféré, où des débats passionnés surgissent autour d'un café, où la poésie se déclame en plusieurs langues. Le SIEL devient ainsi une agora moderne, un espace de dialogue et de découverte.

D'autres villes marocaines ne sont pas en reste. Casablanca accueille la deuxième édition du Salon International du Livre Enfant et Jeunesse (SILEJ), mettant l'accent sur l'importance d'inculquer le goût de la lecture dès le plus jeune âge. Tanger, avec son Printemps du Livre et des Arts, offre une programmation riche mêlant littérature, musique et arts visuels, créant une synergie entre les différentes formes d'expression artistique.

Ces salons jouent un rôle crucial dans la promotion de la lecture au Maroc. Ils permettent de sensibiliser le public à l'importance de la culture écrite, de soutenir les auteurs locaux et de dynamiser le secteur de l'édition. Ils sont également des plateformes d'échange et de réflexion sur les enjeux contemporains de la société marocaine.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Si les salons du livre marocains connaissent un succès croissant, il est essentiel de veiller à ce qu'ils ne deviennent pas des événements élitistes, réservés à une minorité. La démocratisation de l'accès à ces manifestations, la diversification des publics et la promotion de la lecture dans les zones rurales et défavorisées doivent être des priorités. Sans cela, le risque est de créer une fracture culturelle entre les différentes composantes de la société marocaine.

Après avoir exploré le rôle des salons du livre dans la promotion de la culture au Maroc, intéressons-nous à la place de la traduction dans la circulation des œuvres littéraires. Comment la traduction contribue-t-elle à faire rayonner la littérature marocaine à l'international et à enrichir le paysage littéraire national ?

TRADUCTION LITTÉRAIRE AU MAROC : PASSERELLES ENTRE LES CULTURES ET VECTEURS DE RAYONNEMENT INTERNATIONAL

Imaginez un roman marocain traversant les océans, traduit en plusieurs langues, et captivant des lecteurs aux quatre coins du monde. La traduction littéraire joue un rôle crucial dans la diffusion de la richesse culturelle du Maroc, en permettant à ses œuvres de résonner au-delà des frontières.

Au Maroc, la traduction littéraire connaît un essor notable. Des agences spécialisées, telles qu'Almutarjim.ma, offrent des services de traduction littéraire, veillant à préserver le style et les intentions de l'auteur tout en adaptant le texte au contexte socioculturel du lecteur cible. Leur approche créative garantit une transposition fidèle et fluide des œuvres originales.
Mutarjim

Des initiatives institutionnelles soutiennent également la traduction. Le Centre National du Livre (CNL) en France a mis en place une aide exceptionnelle à la traduction vers et depuis l'arabe, portant le taux de subvention à 70 % pour les projets examinés en 2025. Cette mesure vise à renforcer la diversité littéraire et à faciliter l'accès aux œuvres marocaines pour un public international.

Des résidences de traduction, telles que celles proposées par l'Institut Français du Maroc, offrent aux traducteurs en début de carrière un cadre privilégié pour développer leurs projets. Ces programmes favorisent l'échange culturel et la professionnalisation des traducteurs, contribuant ainsi à la qualité des traductions littéraires.

Les auteurs marocains bénéficient de ces efforts. Leurs œuvres, traduites en plusieurs langues, trouvent un écho auprès de lecteurs internationaux, renforçant la visibilité de la littérature marocaine sur la scène mondiale.

La traduction littéraire au Maroc est donc un vecteur essentiel de rayonnement culturel, permettant aux voix marocaines de s'exprimer et d'être entendues au-delà des frontières.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Malgré ces avancées, la traduction littéraire au Maroc fait face à des défis persistants. Le manque de traducteurs spécialisés, la rareté des formations dédiées et l'insuffisance des financements limitent le développement du secteur. Il est crucial de renforcer les infrastructures et les politiques de soutien pour assurer une diffusion plus large et plus efficace de la littérature marocaine à l'échelle internationale.

Après avoir exploré le rôle de la traduction dans le rayonnement de la littérature marocaine, tournons notre attention vers l'impact des prix littéraires sur la reconnaissance des auteurs. Comment ces distinctions influencent-elles la carrière des écrivains et la perception de leurs œuvres ?

PRIX LITTÉRAIRES AU MAROC : TREMPLINS POUR LES AUTEURS ET BAROMÈTRES DE LA CRÉATION

Imaginez un écrivain marocain, plume en main, dont l'œuvre, après des années de labeur, est soudain propulsée sur le devant de la scène grâce à une distinction prestigieuse. Les prix littéraires au Maroc jouent ce rôle essentiel de révélateur de talents et de catalyseur de carrières.

Le Prix du Maroc du Livre, créé en 1962, est l'une des distinctions les plus anciennes et respectées du pays. Il récompense des œuvres dans diverses catégories, telles que la littérature, les sciences humaines et sociales, la traduction, et la poésie. Ce prix a contribué à la reconnaissance de nombreux auteurs marocains, en leur offrant une visibilité accrue et en stimulant l'intérêt du public pour leurs œuvres.

D'autres prix, comme le Prix Grand Atlas, créé en 1991 par l'ambassade de France, et le Prix de la Mamounia, lancé en 2010, ont également joué un rôle significatif dans la promotion de la littérature marocaine. Le Prix Grand Atlas récompense des œuvres littéraires marocaines écrites en français, tandis que le Prix de la Mamounia vise à encourager la création littéraire en langue française au Maroc.

En 2024, le romancier marocain Abdellah Taïa a remporté le Prix Décembre pour son roman Le Bastion des larmes, publié aux éditions Julliard. Cette distinction prestigieuse a renforcé sa position sur la scène littéraire internationale et a mis en lumière la richesse de la littérature marocaine contemporaine.

Les prix littéraires ne se limitent pas à la reconnaissance des auteurs établis. Ils jouent également un rôle crucial dans la découverte de nouvelles voix. Par exemple, le Prix Abdelmalek Laroui, lancé récemment, vise à encourager les jeunes écrivains marocains en leur offrant une plateforme pour présenter leurs œuvres. En 2024, ce prix a été attribué à feu Jamal Boushaba pour son recueil de poésie Champs de Nuit.

Les prix littéraires au Maroc ont un impact significatif sur la carrière des auteurs. Ils offrent une reconnaissance officielle, augmentent la visibilité des œuvres primées, et peuvent conduire à des opportunités de traduction et de publication à l'étranger. De plus, ces distinctions stimulent l'intérêt du public pour la littérature nationale et encouragent la lecture.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Bien que les prix littéraires jouent un rôle important dans la promotion de la littérature marocaine, certains critiques soulignent qu'ils peuvent parfois favoriser des auteurs déjà établis au détriment de nouvelles voix. Il est essentiel de veiller à ce que ces distinctions restent ouvertes à la diversité des talents et reflètent la richesse de la création littéraire marocaine dans toute sa pluralité.

Après avoir exploré l'impact des prix littéraires sur la scène littéraire marocaine, tournons notre attention vers l'émergence des podcasts littéraires. Comment ces nouvelles plateformes audio contribuent-elles à la diffusion de la littérature et à la création de communautés de lecteurs ?

PODCASTS LITTÉRAIRES AU MAROC : UNE NOUVELLE VOIX POUR LA LITTÉRATURE

Imaginez un lecteur absorbé par une discussion passionnée sur le dernier roman de Mouna Hachim, tout en naviguant dans les rues animées de Casablanca. Les podcasts littéraires marocains offrent cette expérience immersive, fusionnant tradition orale et technologies modernes pour redynamiser la scène littéraire.

Parmi les pionniers, le podcast Qitab, produit par TelQuel, se distingue. Animé par Mathilda Peyronie, Soundouss Chraïbi et Murtada Calamy, il explore la littérature et l'édition marocaines et internationales, discutant des nouveautés et des classiques. Disponible sur Spotify, Apple Podcasts, Google Podcasts et Deezer, Qitab est devenu une référence pour les passionnés de littérature.

Autre acteur notable, Luxe Radio propose une émission dédiée à l'actualité littéraire. Animée par Sara Rami, elle offre un tour d'horizon des productions littéraires du Maroc et d'ailleurs, incluant essais, romans, poèmes et bandes dessinées.

Ces podcasts ne se contentent pas de critiques littéraires ; ils abordent également des enjeux sociaux et culturels. Par exemple, le podcast "Jamais sans mon livre" de Dialna donne la parole à des personnes racisées pour discuter de leurs lectures et de leur rapport à la littérature. Dans l'épisode #53, Nihed El Baroudi partage son expérience d'autrice et ses lectures influentes.

Les podcasts littéraires marocains jouent un rôle crucial dans la promotion de la lecture. Ils offrent une plateforme accessible pour découvrir de nouveaux auteurs, revisiter des classiques et engager des discussions sur des thèmes variés. En combinant contenu de qualité et accessibilité, ils attirent un public diversifié, des jeunes lecteurs aux passionnés de longue date.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Malgré leur potentiel, les podcasts littéraires marocains font face à des défis. La production régulière de contenu de qualité nécessite des ressources, et la monétisation reste un obstacle. De plus, leur portée est souvent limitée à un public déjà sensibilisé à la littérature, laissant de côté une partie de la population. Pour maximiser leur impact, il est essentiel de développer des stratégies de diffusion plus larges et d'encourager la participation de nouveaux acteurs dans ce domaine.

Après avoir exploré l'univers des podcasts littéraires, tournons notre attention vers le rôle des bibliothèques au Maroc. Comment ces institutions s'adaptent-elles aux évolutions numériques et continuent-elles de promouvoir la lecture dans un monde en constante mutation ?

BIBLIOTHÈQUES MAROCAINES : ENTRE TRADITION ET INNOVATION AU SERVICE DE LA LECTURE

Imaginez un étudiant feuilletant un manuscrit ancien à la Bibliothèque nationale du Royaume du Maroc (BNRM), tandis qu'un autre télécharge un roman contemporain depuis la bibliothèque numérique nationale. Au Maroc, les bibliothèques incarnent cette dualité, alliant préservation du patrimoine et adoption des technologies modernes pour promouvoir la lecture.

La BNRM, située à Rabat, est le cœur battant de cette dynamique. Fondée en 1924 et modernisée en 2008, elle conserve des trésors patrimoniaux tout en offrant des services numériques avancés. En mai 2024, un accord avec la Bibliothèque nationale de France a été signé pour renforcer la coopération dans les domaines de la numérisation et de la formation

Parallèlement, le ministère de la Jeunesse, de la Culture et de la Communication a lancé une bibliothèque numérique gratuite, accessible à tous. Cette plateforme propose plus de 328 000 titres dans divers domaines, en plusieurs langues, dont l'arabe, le français et l'anglais. Elle vise à démocratiser l'accès à la lecture et à encourager l'apprentissage continu.

Des initiatives locales renforcent également ce mouvement. À Agadir, un projet de création et de mise à niveau d'un réseau de lecture publique est en cours, visant à améliorer l'accès à la culture à travers la création et la réhabilitation de plusieurs points de lecture dans la région .

Les médiathèques de l'Institut français du Maroc, présentes dans 12 villes, offrent un espace convivial pour la lecture et l'échange culturel. Elles proposent également un accès à Culturethèque, une bibliothèque numérique riche de plus de 180 000 documents .

Cependant, des défis subsistent. Le nombre de bibliothèques publiques reste limité, avec une inégale répartition géographique. Le ratio de livres par habitant est de 0,02 en moyenne, bien en deçà des normes internationales . Il est essentiel de renforcer les infrastructures et de promouvoir la lecture, notamment en milieu rural.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Si les avancées numériques sont louables, elles ne doivent pas occulter l'importance des bibliothèques physiques comme lieux de rencontre et d'échange. La technologie ne saurait remplacer l'expérience humaine et le lien social que ces espaces offrent. Il est crucial de maintenir un équilibre entre innovation et tradition pour préserver la richesse du tissu culturel marocain.

Après avoir exploré le rôle des bibliothèques dans la promotion de la lecture, intéressons-nous à l'impact de l'autoédition sur la scène littéraire marocaine. Comment cette pratique redéfinit-elle les parcours des auteurs et la diffusion des œuvres ?

AUTO ÉDITION AU MAROC : UNE RÉVOLUTION SILENCIEUSE DANS LE MONDE LITTÉRAIRE

Imaginez un écrivain marocain qui, après avoir essuyé plusieurs refus de maisons d'édition, décide de prendre son destin en main. Il corrige, met en page, imprime et distribue lui-même son ouvrage. Ce scénario, autrefois marginal, devient de plus en plus courant au Maroc, où l'autoédition s'impose comme une alternative crédible à l'édition traditionnelle.

Selon certaines estimations, entre 30 et 50 % des titres publiés au Maroc sont autoédités, notamment dans des domaines comme l'économie, le droit, la gestion ou la politique. Cette tendance reflète à la fois les défis du secteur éditorial marocain et la volonté des auteurs de partager leurs œuvres sans passer par les circuits classiques.

L'autoédition offre aux auteurs une liberté totale sur le contenu, la présentation et la distribution de leurs livres. Des plateformes en ligne permettent désormais de publier et de vendre des ouvrages au format numérique ou papier, élargissant ainsi la portée des auteurs marocains au-delà des frontières nationales.

Cependant, cette liberté s'accompagne de responsabilités. Les auteurs doivent assumer les coûts liés à l'impression, à la promotion et à la distribution de leurs livres. Au Maroc, le coût d'impression d'un livre peut varier entre 20 et 40 dirhams par exemplaire pour des tirages modestes. À cela s'ajoutent les frais de correction, de design et de marketing, qui peuvent représenter un investissement conséquent.

Malgré ces défis, l'autoédition permet aux auteurs de conserver une plus grande part des revenus générés par la vente de leurs livres. Contrairement à l'édition traditionnelle, où les royalties varient généralement entre 5 % et 15 % du prix de vente, les auteurs autoédités peuvent espérer des marges plus élevées, bien que cela dépende largement de leur capacité à promouvoir efficacement leurs ouvrages.

Des initiatives locales, telles que des salons du livre dédiés à l'autoédition, offrent aux auteurs une plateforme pour présenter leurs œuvres et échanger avec le public. Ces événements contribuent à renforcer la visibilité des auteurs autoédités et à créer une communauté solidaire autour de l'écriture indépendante.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Si l'autoédition offre une liberté et une autonomie indéniables, elle peut également conduire à une saturation du marché avec des ouvrages de qualité variable. Sans les filtres éditoriaux traditionnels, le risque est de voir émerger des publications peu abouties, ce qui pourrait nuire à la crédibilité de l'ensemble du secteur. Il est donc essentiel pour les auteurs autoédités de maintenir des standards élevés et de solliciter des retours critiques pour améliorer la qualité de leurs œuvres.

Après avoir exploré l'essor de l'autoédition au Maroc, intéressons-nous à l'impact de la littérature jeunesse sur la formation des lecteurs de demain. Comment les auteurs et les éditeurs marocains s'engagent-ils pour susciter l'amour de la lecture chez les plus jeunes ?

LITTÉRATURE JEUNESSE AU MAROC : SEMER LES GRAINES DE LA LECTURE DÈS LE PLUS JEUNE ÂGE

Imaginez un enfant marocain découvrant, à travers un livre, les contes de son pays, les traditions de sa culture et les valeurs de sa société. La littérature jeunesse au Maroc joue un rôle essentiel dans la formation des jeunes lecteurs, en leur offrant des récits qui résonnent avec leur réalité.

La maison d'édition Yomad, fondée en 1998 par Nadia Essalmi, a été pionnière dans ce domaine. Avec un catalogue d'une centaine de titres, Yomad s'efforce de produire des livres originaux qui reflètent la culture marocaine. Cependant, la production et la diffusion de ces ouvrages restent un défi constant, notamment en raison des coûts élevés et des difficultés de distribution.

De son côté, Yanbow Al Kitab, créée en 2006 par Amina Hachimi Alaoui, se consacre à la valorisation du patrimoine marocain à travers des livres pour enfants en arabe, français et anglais. Des collections comme "Raconte-moi" ou "Malika et Karim" permettent aux jeunes lecteurs de découvrir les richesses culturelles de leur pays.

Parmi les auteurs notables, Halima Hamdane puise dans la tradition orale marocaine pour créer des contes bilingues, tandis que Myriam Dahman aborde des thématiques contemporaines, telles que l'écologie, dans ses ouvrages destinés à la jeunesse.

Des événements comme le Salon International du Livre Enfant et Jeunesse (SILEJ), organisé à Casablanca, contribuent à dynamiser ce secteur. Ce salon vise à promouvoir la lecture chez les jeunes, en facilitant les échanges entre professionnels du livre et en proposant diverses animations culturelles.

L'AVOCAT DU DIABLE :

Malgré ces initiatives, la littérature jeunesse au Maroc fait face à des défis majeurs. Le nombre limité d'éditeurs spécialisés, les coûts de production élevés et la concurrence des livres importés freinent le développement de ce secteur. Il est crucial de renforcer les infrastructures et les politiques de soutien pour assurer une diffusion plus large et plus efficace de la littérature jeunesse marocaine.

ENTRETIEN AVEC HACHEMI SALHI : LE LIVRE, CETTE MÉMOIRE VIVANTE : ENTRETIEN AVEC HACHEMI SALHI, POÈTE DE L'EXIL ET DES SILENCES OUBLIÉS

De la parole tue à l'écrit libérateur, Hachemi Salhi trace un sillage poétique entre mémoire et engagement.
Sociologue de formation, poète par vocation, et militant de la mémoire collective, il revient dans cet entretien sur ce que représente pour lui le livre : un refuge, un cri, une main tendue. À travers ses mots, les oubliés de l'Histoire retrouvent une voix ; les enfants de la diaspora, un lien fragile mais tenace avec leurs racines ; et les jeunes lecteurs, un éveil à la tendresse du passé sans tomber dans la nostalgie.
Dans un monde saturé de bruit numérique, Salhi nous rappelle que le livre, humble objet de papier, demeure une arme douce mais puissante contre l'oubli. Il nous parle de transmission, de poésie comme outil d'émancipation, et d'un combat littéraire mené avec une plume trempée dans l'humanité.

À l'occasion du SIEL 2025, Hachemi SALHI a bien voulu accorder un entretien à L'ODJ Média, que nous remercions chaleureusement pour cette précieuse contribution.
Entretien avec Hachemi SALHI : Le livre, cette mémoire vivante : entretien avec Hachemi Salhi, poète de l'exil et des silences oubliés
Vous avez souvent écrit sur la mémoire : la mémoire des lieux, des figures oubliées, des gestes enfouis. Que représente pour vous le livre dans ce travail de préservation silencieuse ?

Le livre est un merveilleux abri de la mémoire, des mémoires.
Il est des mémoires heureuses, enchantées, nostalgiques d'un temps révolu, d'une enfance, d'une période de la vie, d'une histoire d'amour ou de désamour. Il y a d'autres mémoires plus malheureuses, fissurées, défaites, fragmentées ou blessées par une trajectoire de vie ou par l'histoire politique, ses violences et injustices. Ces deux types de mémoire peuvent, bien entendu, cohabiter dans un parcours de vie, dans la société et l'histoire.

Ces multiples mémoires trouvent toutes, me semble-t-il leur expression dans une formule livresque différenciée. Une mémoire heureuse (ou malheureuse) individuelle et personnelle peut trouver refuge dans un recueil poétique. Une mémoire collective, historique sera condensée dans un récit, un livre d'histoire, une épopée romancée.
Le livre est en quelque sorte une maison d'hospitalité pour la mémoire, pour toutes les formes de mémoire (individuelle, familiale, collective, historique).

C'est Edmond Jabès (1912-1991) qui avait cette belle définition du livre : « Le livre est la seule demeure de l'écrivain. Immense est l'hospitalité du livre ».

Le livre est le lieu d'expression de l'imaginaire.
Le livre libère l'imagination et permet à toute personne de puiser dans sa créativité, ses lectures, ses souvenirs pour ouvrir son cœur, son âme et sa raison à l'autre, aux autres groupes culturels ou géographiques. Il ouvre à des horizons multiples et infinis. Le livre compose également un florilège d'émotions singulières. C'est une main tendue à l'imaginaire du temps passé, présent et futur. Le livre fait vivre, rire, distraire, pleurer et penser.

Il permet d'ouvrir notre « grande armoire intérieure, remplie de millions de tiroirs, tout ce qu'on a appris et aimé est là, bien rangé au fond de soi : les gens, les choses, les animaux et les plantes…Même des choses qu'on croit avoir oubliées. Et certaines phrases aussi ! Et des chants, des odeurs, des mots et des poésies », dit l'auteure Kochka dans son ouvrage « Frères d'exil ».
Le livre est une île aux trésors pour les jeunes de 7 ans (ou moins) à 77 ans (et plus). La magie des mots est un apprentissage de la vie d'hommes et de femmes, des genres et de toutes les diversités. C'est aussi une séculière ouverture sur les langues, le monde, les cutures, les histoires et les géographies dans leurs variétés et combinaisons.

Le livre est un continent d'écriture plurielle et l'expression d'un style singulier ou plus personnel. Une fiction romanesque, une intrigue linguistique, une ode, une promenade sémantique et toutes les autres formes du livre s'entendent et se partagent à la fois dans le chant du monde et dans son for intérieur.

C'est la permanence d'une lecture silencieuse d'une écoute bienveillante et un dialogue un peu plus bruyant et agité avec l'espace-temps. Le livre demeure une humanité et une force mémorielle sans égale. L'invasion numérique libérale ne gommera jamais cette esthétique du silence qu'est le livre que des hommes, des femmes, des jeunes et des enfants réels partagent en feuilletant des pages de félicité.
Une telle richesse ne se retrouve plus, malheureusement, dans la lecture digitalisée d'un pseudo village global que pense nous offrir l'économie libérale du numérique et du livre devenu artefact de l'intelligence artificielle. Alors qu'en réalité nous y restons des solitudes connectées à travers une servitude volontaire que prophétisait Etienne de La Boétie (1530-1563).

Les hommes ont perdu la mémoire de leur liberté naturelle, disait-il. Il faut absolument faire lire à nos jeunes son opuscule « Discours de la servitude volontaire ou le Contr'un » que nous pouvons lire aujourd'hui comme un réquisitoire contre l'absolutisme… numérique. Et rendre hommage à La Boétie comme un lanceur d'alerte du 16ème siècle.e livre est un partage engagé.
On y partage la mémoire du monde et le silence des oiseaux migrateurs
On y partage la joie et la tristesse. Ce sont des pages d'humanité qui se transmettent entre les personnes, les cultures et les générations. « Un livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous, voilà ce que je crois », écrivait Franz Kafka à son ami Oscar Pollak, le 27 janvier 1904.

Le livre est le meilleur rempart contre les affres de la solitude ou de l'exil.
Le livre donne la parole aux personnes humbles, aux oubliés, aux taiseux, aux victimes oubliées des violences de l'histoire, de la guerre et des conflits sociaux.

Il est le lieu d'expression d'une pensée critique, d'un engagement sociopolitique et du partage d'un projet de société plus humaine et solidaire. Le livre est l'un des premiers lanceurs d'alerte contre les injustices, les violences et la préservation des libertés tant individuelles que collectives.

Comment, selon vous, la littérature peut-elle combler le fossé entre les générations d'une diaspora parfois coupée de ses racines linguistiques et culturelles ?

La littérature est une langue et plusieurs langues à la fois. C'est le philosophe Jacques Derrida qui dit « On ne parle jamais qu'une seule langue. On ne parle jamais une seule langue »

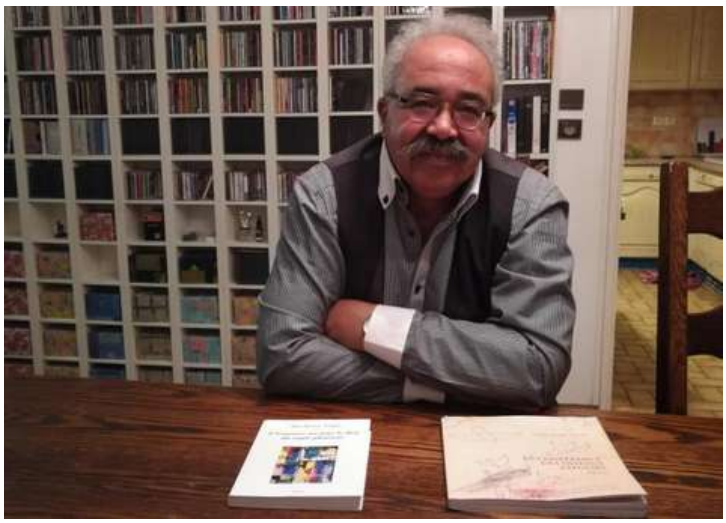
La littérature est un condensé de société, culture, d'histoire et géographie. C'est un imaginaire particulier ou local mais qui est traversé par d'autres imaginaires, d'autres mondes. La littérature est une polyphonie que ne contraint pas l'espace-temps. De toutes ces composantes, elle est un éternel et vivant passeur de mémoire entre les générations. Les enfants de la diaspora gardent consciemment ou inconsciemment les fragments des racines héritées de leurs parents devenus migrants. Je pense que les racines linguistiques et culturelles restent vivaces dans l'espace privé, familial, dans les fêtes comme dans les deuils. Il y a dans l'immigration un partage communautaire de ces racines. Elles sont, bien entendu, traversées par les cultures et les littératures des pays d'accueil. Ce dialogue plus ou moins formalisé est enrichissant parce source de différences.

« Je suis ivre des autres, des contacts. Je suis pétri par les autres », dit l'académicien français Erik Orsenna.
Je pense, qu'à l'heure contemporaine des grands moyens de communication et d'information, il n'y a pas de fossé qu'on ne peut plus ou moins combler. On ne peut, cependant, pas tout combler ou chercher à homogénéiser les deux espaces ou continents. Dans le trajet migratoire, il y a des gains et des pertes et des recompositions hybrides spécifiques.

Et c'est le génie de la littérature de donner naissance à ce lieu de partage entre les générations qui n'est pas toujours calme mais traversé de turbulences socioculturelles et linguistiques. « N'être qu'un est une prison », souligne Fernando Pessoa.

A travers vos ouvrages, vous invitez souvent à relire le passé sans nostalgie mais avec tendresse. Est-ce que cette démarche est comprise par les jeunes lecteurs ?

On ne peut se défaire du passé, de son passé. Bienheureux ou douloureux ou les deux à la fois, il a participé à votre construction d'homme ou de femme, inscrit dans une société et une histoire de plus en plus mondialisée ou universelle. Le passé reste aussi, quelque part, la nostalgie de l'enfance. On le relit avec délectation et bonheur. On gomme un peu les traits malheureux, moins beaux ou moins enchanteurs. Ce travail de pacification du passé est l'expression d'une véritable tendresse, comme vous le soulignez bien.



Cette opération de résilience en tant renaissance de sa propre souffrance est de plus en plus comprise par les jeunes lecteurs. Les travaux sur la résilience de Boris Cyrulnik nous aident énormément à cette lecture assagie du passé par les jeunes. Je pense aux livres « Un merveilleux malheur », « Sauve-toi, la vie t'appelle », « La nuit, j'écrirai des soleils ».

Qu'est ce qui, selon vous, empêche aujourd'hui la jeunesse marocaine - ici ou dans la diaspora – d'entrer en littérature ? Est-ce l'école, l'absence d'identification, ou la fragmentation numérique ?

Rien. Il faut garder en soi la part irréductible du rêve. Rien n'empêche un ou une jeune d'ici ou d'ailleurs d'entrer en écriture. Il faut un peu le vouloir personnellement comme il convient que des éléments socioculturels ou économiques de blocage soient levés par les instances scolaires et éducatives. Il faut effectivement véhiculer et insister sur le message que la littérature ou l'écriture n'est pas réservée à une élite, en particulier dans les jeunes de milieu populaire scolarisés dans les banlieues dites difficiles ou ségrégées.

Il ne faut plus que le jeune se dise « cela n'est pas pour moi ». L'anglais, le mandarin, l'opéra, le jazz, la sculpture, le roman, la poésie … ce n'est pas pour moi.

Non, il n'y pas un obstacle épistémologique, socioculturel ou financier insurmontable. Il est vrai, cependant, que les déshérités de l'école, de la société et de la cuture, pour reprendre l'expression du sociologue Pierre Bourdieu, ont plus de mal à accéder à la culture que les héritiers, d'autant plus que nous savons que les premiers ont un réflexe d'autocensure qui est l'intériorisation de leur destin social.

Ce sont les fameux déterminants sociaux et économiques de la reproduction. Et ce que les sciences sociales et psychologiques ont développé sous le terme de « prophétie autoréalisatrice » ou « autodestructrice ».

C'est l'effet Pygmalion en pédagogie ou effet nocebo en médecine, un concept développé par les sociologues américains Robert King Merton et William Isaac Thomas.

L'école, les professeurs peuvent donc pour ne pas dire qu'ils sont essentiels à cette prise de conscience d'un potentiel créatif en chaque jeune élève quelle que soit sa nationalité ou origine culturelle. Cette projection bienveillante facilitera l'identification du jeune à de grandes figures littéraires ou artistiques du monde. « Tout doit être à tout le monde », dit encore Erik Orsenna.
Boris Vian disait en conclusion de la chanson « Pas pour moi » : « C'est pour moi les Corot du musée du Louvre… car dans les rues comme dans la tête… Tout est à moi… Tout est à moi ».

Quand les inhibitions et les obstacles sont levés, les jeunes sont enchantés par leur créativité réelle et potentielle.
J'ai vu et côtoyé des collégiennes et des collégiens, poètes en herbe doublement heureux. Heureux pour eux-mêmes et de partager leur créativité au collège, dans le quartier et au sein de la famille. Une expérience poétique que j'ai menée avec l'équipe pédagogique et une cohorte de collégiens des classes de cinquième d'une ville populaire de la région des Hauts-de-France, qui a duré cinq environ et abouti à la publication d'un livre intitulé « La Poésie est une grammaire douce », en 2023.

Les collégiens d'origines diverses étaient fiers de voir que leur livre se retrouve à la Bibliothèque Nationale de France (BnF), pour l'éternité, à côté des livres de Victor Hugo, Jean de La Fontaine, Molière, Driss Chraïbi, Abdellatif Laâbi, Kateb Yacine, Assia Djebar, Leïla Slimani, Mahmoud Darwich, Antoine de Saint Exupéry, et des Prix Nobel de littérature comme Sully Prudhomme, Wole Soyinka, Naguib Mahfouz, Pablo Neruda, Abdulrazak Gurnah, Annie Ernaux, Han Kang…

Comme vous le mentionnez, il y a les freins et les dégâts d'une certaine fracture digitale ou fragmentation numérique.
Celle-ci participe à ce que Michel Desmurget, docteur en neurosciences et directeur de recherches à l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (INSERM) et à l'Institut des sciences cognitives Marc Jeannerod (France), nomme « La Fabrique du crétin digital » .
Le jeune qui devient un grand consommateur passif d'écrans perd tout pouvoir critique et ruine son potentiel imaginaire et créatif.

Il est menacé non seulement par le surpoids ou l'obésité physiologique mais aussi l'obésité informationnelle et la consommation massive d'heures d'écrans (TV, smartphones, tablettes, ordinateurs, consoles de jeu, réseaux sociaux…) qui affectent ses facultés cognitives, son sommeil, son comportement et sa santé, avec une grave conséquence intellectuelle qui est la diminution drastique du temps de lecture.

On se retrouve, en fait, devant le paradoxe suivant : l'intelligence artificielle génère des idiots numériques, fabrique des crétins digitaux et massifie les handicapés de la lecture.

Je voudrais préciser qu'en tant qu'enfant du livre, septuagénaire, je suis un presque parfait idiot numérique. Je suis nul en manipulation numérique, je ne suis dans aucun réseau social, je ne sais pas faire de selfie, ni utiliser WhatsApp comme il faut, mon smartphone-cadeau empoisonné date d'un an. Un effet de génération sans doute mais je connais des pépés et des mémés qui sont de véritables geeks en informatique et IA. Moi, je suis heureux avec le livre ! La lecture est un émerveillement de tous les âges qui m'apprend encore à grandir et penser.

Nous savons, par ailleurs, que l'intelligence artificielle présente des scripts ou fictions littéraires ready made qui pervertissent la future création littéraire de nos jeunes.

Il faut donc rétablir, coûte que coûte, l'amour de la lecture et du livre chez nos jeunes. C'est la lecture qui est une machine à créer de l'intelligence et de l'émotion. Une soft machine, pour les nostalgiques de la pop'music et du flower power !

Vous avez choisi la poésie comme passerelle pour éveiller à la lecture. Pourquoi ce genre, souvent, jugé difficile, vous semble-t-il plus accessible émotionnellement ?

La lecture mène naturellement à l'écriture. La poésie est le langage de la liberté, par excellence. En particulier avec la poésie libre, le rap ou le slam d'aujourd'hui. La lecture est une agréable familiarité avec les mots, leur étrangeté et leur beauté. Le poète jeune ou vieux est une personne qui cultive l'art de jouer avec les mots, leur sonorité,

La poésie classique était d'approche plus difficile. Le poème libre ou en prose est plus aisé à appréhender et composer. L'écriture poétique initiatrice des jeunes collégiens se limitait à deux strophes en une heure. Relever ce défi donne une grande joie et une émotion que les jeunes partagent dans la lecture et l'écoute des strophes composées. Et ils en parlent avec bonheur autour d'eux.

Dans vos écrits, on sent une volonté constante de raconter ce qui ne figure pas dans les manuels : les voix mineures, les détails oubliés, les histoires orales. Est-ce là, selon vous, le rôle politique de l'écrivain ?

Cela tient essentiellement au drame humanitaire vécu par les victimes humbles et en majorité analphabètes que je défends. Il s'agit des Marocains expulsés d'Algérie en 1975. Ce sont nos grands-parents et parents, travailleurs acharnés qui avaient peu accès à la parole publique. Ce sont les oubliés de l'histoire, des taiseux ou des voix mineures comme vous le dites.

Ce sont des pauvres gens loyaux et dignes qui méritent, plus que jamais, respect et justice. Leur donner la parole à travers mes 4 livres sur le thème Ecrits de l'exode et de la mémoire (1975-2025) est une sorte d'hommage à leur dignité d'hommes, de femmes et d'enfants qui ont été spoliés de leurs biens et de leurs vies enracinées en Algérie depuis des lustres et des générations.

C'est une population de l'oralité, de la parole donnée et tenue.

Ce sont ces hommes d'honneur qui ont aussi donné leur vie pour l'indépendance de l'Algérie et qui se retrouvent expulsés manu militari de la terre qui a recueilli le sang et les dépouilles des martyrs marocains.

La littérature vous jette dans la bataille, soulignait Jean-Paul Sartre.
Alors oui ce travail mémoriel, d'écriture et de témoignage et donc d'engagement pour une cause est assumé par l'écrivain. Le rôle politique est de dire non à la violence d'Etat, à l'injustice, à la barbarie et l'obscurantisme. Autant d'horreurs et d'ignominies qu'il faut dénoncer et bannir pour les générations futures. Passeur de mémoire est un rôle éminemment politique pour l'écrivain-témoin de son temps. Un rôle d'éducateur pour la promotion d'une culture des droits de l'homme et des libertés, essentiels à un environnement de paix.

On ne peut rester indifférent à un tel drame humanitaire qui a concerné environ 300 000 personnes, un nombre équivalent à celui des Marocains engagés dans la glorieuse et pacifique Marche verte.

« L'indifférence c'est la lâcheté, non la vie. L'indifférence est le poids mort de l'histoire », disait le philosophe Antonio Gramsci.

Vous dialoguez souvent avec les jeunes lors d'ateliers ou de rencontres. Qu'est ce qui, à votre surprise, les touche encore dans la littérature marocaine contemporaine ?

Les ateliers d'écriture poétique que j'anime avec des collégiens ou de jeunes étudiants d'origine marocaine en France sont l'occasion de dialogue autour de la littérature au Maghreb. Il faut souligner que mon échantillon d'appréciation est peu signifiant et ne se limite qu'à quelques traits singuliers. Le peu de connaissance de la littérature marocaine est manifeste.
L'intérêt est surtout centré sur la reconnaissance obtenue par les auteures et romancières marocaines en France. Leur visibilité télévisuelle est vécue comme une fierté « nationale ». Certains thèmes abordés sont jugés modernes et prometteurs comme l'émancipation féminine, les droits des femmes, leur visibilité publique, culturelle, artistique et politique.

La stigmatisation, les problèmes d'identité et le vécu comparé de la condition féminine des deux côtés de la méditerranée sont relativement sensibles et intéressent les jeunes.

Les genres littéraires sont relativement ignorés à l'exception de certains romans primés, biographies ou récits de vie. Un intérêt récurrent concerne ces derniers quand ils sont en particulier portés à l'écran. C'est sans doute l'effet série ou Netflix. Les jeunes ont une culture artistique nomade et fragile, liée aux performances des artistes de tous continents présents et visibles sur les médias et les réseaux sociaux. L'intérêt pour la littérature reste plus volatile.

Croyez-vous que la mémoire marocaine - plurielle, parfois douloureuse - est assez transmise par le biais du livre ? Ou est-elle condamnée à vivre dans les silences familiaux ?

Je pense que le livre recèle un potentiel infini de transmission de la mémoire et des mémoires. Dans les divers genres littéraires se retrouvent des fragments de mémoire plurielle qu'ils soient heureux ou plus douloureux. La transmission présente un effet de résilience, et un travail de deuil essentiels quand la mémoire est déchirée et déchirante. Le livre en lui-même est un devoir de mémoire, socioculturel, politique et historique.

Il est, bien entendu, des aspects intimes ou privés de la mémoire qui doivent demeurer, par pudeur ou douleur impartageable, dans le domaine familial. Ce n'est pas une condamnation au silence mais une autre manière plus intime de vivre des parts de mémoire qui n'ont pas besoin d'écho social.

Comment créer un lien de lecture entre un adolescent de banlieue française et un recueil de poésie amazighe ou une saga d'immigration racontée en arabe ? Est-ce un défi de langue ou un défi d'imaginaire ?

Il y a aura nécessaire un défi linguistique d'abord, me semble-t-il, lié à la plus ou moins grande familiarité soit avec la langue amazighe ou arabe.

J'avoue que pour moi-même, le trajet ou la distance migratoire a gommé une certaine connaissance des traits fins de la langue et de la culture d'origine (l'arabe en l'occurrence), qui ont évolué dans l'espace-temps de l'absence.

La langue est liée à un imaginaire. L'imaginaire se greffe à la langue. Le défi linguistique et ses contraintes morphologiques, sémantiques, stylistiques se trouvent faciliter par l'imaginaire qui n'a pas de contraintes intrinsèques. L'imaginaire s'affranchit aisément du carcan de la langue. C'est un cheval fou de la pampa de l'imagination. Avec un jeune fougueux de banlieue européenne, ils peuvent trouver un terrain d'entente créative.

Si vous prenez les sagas audiovisuelles, nous avons toujours les recours possibles aux traductions. Puis la nouveauté pour la jeunesse est qu'elle parle plusieurs langues et les hybride dans un imaginaire qui peut nous surprendre, nous les vieux plus habitués ou soucieux d'un formalisme plus académique et, sans nul doute, désuet à leurs yeux.

Si vous deviez laisser un seul vers, une seule phrase ou un seul paragraphe à une génération future d'enfants marocains, qu'écririez-vous pour qu'ils aient envie, eux aussi, de devenir des passeurs de mémoire ?

Je resterai dans le champ de la poésie. Je reprendrais des mots, des phrases, des cris et des fragments de chansons de Léo Ferré qui sont des pépites poétiques. Que j'agrémente de la verve poétique palestinienne et marocaine.

« A l'école de la poésie, on n'apprend pas, on se bat. »
« Inscris...Je suis arabe » Mahmoud Darwich.
« Tant que je lis et j'écris, j'existe » d'Edmond Amran El Maleh.
« Ecris la vie. » Abdellatif Laâbi.
« La poésie est une clameur, elle doit être entendue comme la musique ».

Les jeunes générations seront ainsi passeurs de mémoire culturelle et artistique avec les armes pacifiques de la poésie de combat pour une humanité plus éthique. Et que colorent l'amour partagé du chant du monde et de la musique de la mer.

Un mot sur l'auteur Hachemi SALHI
Hachemi SALHI, né en 1952 à Oran (Algérie), est sociologue, auteur et poète. Ancien membre du Conseil Économique Social et Environnemental Régional (CESER) du Nord-Pas de Calais, il a présidé la Fédération Laïque des Conseils de Parents d'Élèves (FCPE) du Nord. Il est président-fondateur de l'association de soutien des Marocains expulsés d'Algérie en 1975, nommée « le devoir de mémoire 1975 ».

Il a écrit trois recueils poétiques :

- L'Arganier, un jour le dira au saule pleureur
- Pièces poétiques sans provision
- Le Rameau d'or du caroubier

Sous le thème Écrits de l'exode et de la mémoire (1975-2025), il a publié

- Un récit La Conférence des oiseaux expulsés,
- Traduit en arabe sous le titre Mantiq al-Tayr al-Tarid,
- Un album pour la jeunesse Le P'tit Oranais Marocain. Tome 1 : Exode 1975
- Et un poème documentaire La mémoire défaite.

Avec Patrick Bonney et les Poètes en Herbe du collège Pascal de Roubaix (Hauts-de-France), il a publié, en 2023, un essai poétique intitulé « La Poésie est une Grammaire Douce ».

Avec la poétesse franco-syrienne Maram-Al-Masri, il prépare un livre intitulé « Gaza, terre immortelle d'humanité », en 4 langues (à paraître en mai 2025).

L'OPINION DES JEUNES

SCAN ME!

REJOIGNEZ NOTRE CHAÎNE WHATSAPP POUR NE RIEN RATER DE L'ACTUALITÉ !

ENTRETIEN AVEC ABDALLAH BENSMAÏN : "ÉCRIRE, C'EST HÉRITER… ET QUESTIONNER LE SILENCE"

À l'occasion du Salon International de l'Édition et du Livre (SIEL), l'ODJ Média est allé à la rencontre de Abdallah Bensmaïn, plume emblématique du journalisme culturel marocain, poète et témoin engagé de l'histoire littéraire du Royaume. Dans cet entretien , entre mémoire vive et critique lucide, il revient sur les origines oubliées du SIEL, la disparition d'une certaine idée de la critique littéraire et l'illusion d'un monde qui "publie sans penser ensemble".
Sans nostalgie stérile mais avec une exigence constante, Bensmaïn plaide pour une reconnaissance de tous les maillons de la chaîne du livre, des éditeurs aux imprimeurs, et nous alerte sur les risques de la solitude algorithmique. Un échange puissant, qui interroge la fonction même de l'écrivain, de l'intellectuel, et du journaliste face au bruit et au brouillard de l'époque.

Voici les questions que l'ODJ Média a poser à Abdallah Bensmaïn, qui soit chaleureusement remercié pour ses réponses éclairantes et sans complaisance.
Entretien avec Abdallah Bensmaïn : "Écrire, c'est hériter… et questionner le silence"
Quand vous entrez dans ce Salon du livre, qu'est-ce qui vous frappe d'abord : ce qui a changé… ou ce qui a disparu ?

Ce qui me frappe, c'est l'absence de reconnaissance pour les fondateurs du Salon International de l'Edition et du Livre que Mohammed Benaissa avait présenté alors comme une « Foire du livre ». Ce salon dont la création avait été annoncée à la clôture du colloque sur l'édition, l'importation et la diffusion du livre au Maroc organisé par la publication Sindbad et les services culturels de l'Ambassade de France, en particulier le Bureau du Livre, les 5, 6 et 7 décembre 1987. Je suis surpris, par exemple, qu'il n'y ait pas une salle de conférence portant le nom de Jaouad Bounouar, directeur de publication de Sindbad, libraire, éditeur et plusieurs fois Commissaire du Siel. Ce serait une reconnaissance amplement méritée pour Jaouad Bounouar qui fut la cheville ouvrière du colloque sur l'édition, l'importation et la diffusion du livre au Maroc qui a été à l'origine de la création du Salon International du Livre et de l'Edition.

Dans le prolongement de cette dynamique fut lancé le Prix Grand Atlas qui a récompensé des fictions, des essais, avec des ouvertures sur le théâtre et la poésie, édités au Maroc et le soutien financier à l'édition par les services culturels français. Le Prix Grand Atlas lancé en 1991 survivra jusqu'en 2012, avec des pauses en 1994, 2003 et 2008. En 2011, le prix qui était organisé en été, sera organisé en automne pour être en phase avec la rentrée littéraire. Après avoir été exclusivement consacré à la littérature d'expression française, il s'est ouvert à celle d'expression arabe à partir du début des années 2000, et depuis 2004, la traduction est systématiquement à l'honneur (sauf en 2005).

La première édition du Prix Grand Atlas fut présidée par François Nourissier et sa dernière édition en 2012 par Colette Fellous. Dans l'intervalle, des noms prestigieux de la littérature et de la culture française se relayeront à la présidence du Prix Grand Atlas : Georges Duby, Jean d'Ormesson, Jean Daniel, Bernard Pivot, Edmonde Charles-Roux, Erik Orsenna, André Miquel, Mohammed Arkoun, JMG Le Clézio, Jacques Julliard, Régis Debray, Catherine Clément.

Si la présidence du Prix Grand Atlas ne fut pas occupée par un auteur marocain, ses jurys par contre réunissaient des auteurs et essayistes marocains avec leurs homologues français autour de la table.

Dans le même esprit, une salle Mohamed Benaissa ne serait que justice pour un ministre de la Culture dont le nom restera lié à la création du SIEL. Je n'oublierais pas, enfin, la gratitude que devraient montrer les services culturels de l'Ambassade de France pour le volontarisme de Guy de la Chevalerie qui en était le responsable et l'action de Robert Durand qui en était le chef du Bureau du livre sans lesquels le colloque sur l'édition, l'importation et la diffusion du livre au Maroc n'aurait pas eu la dimension franco-marocaine, avec invitation de l'édition tunisienne, qu'il avait eu. Honorer leur mémoire au sein du Stand de l'Institut français ne serait que justice rendue à ces personnes qui avaient largement contribué au colloque sur l'édition, l'importation et la diffusion du livre au Maroc, la renaissance du « livre francophone » au Maroc et, partant, à la naissance du SIEL en lequel le visionnaire et activiste de la culture Mohamed Benaissa avait cru.

Après le Festival d'Asilah qui se perpétue depuis 1977, le SIEL doit son existence et sa pérennisation à la pugnacité de Mohamed Benaissa qui en a fait un rendez-vous annuel de plus en plus international, le faisant sortir du tête à tête culturel franco-marocain, à tout le moins dans le secteur de l'édition et du livre. C'est un héritage dont les ministres de la Culture qui lui ont succédé restent redevables et la moindre des actions serait d'honorer sa mémoire à chaque édition du SIEL.

Le Salon du Livre enfin rend hommage aux auteurs mais qu'en est-il des éditeurs, des journalistes culturels, des distributeurs et même des imprimeurs ou des libraires qui sont des maillons essentiels de la chaîne du livre, une chaîne du livre qui apporta sa pleine contribution au colloque sur l'édition, l'importation et la diffusion du livre au Maroc ? Le SIEL a pris une dimension politique qui le fait passer à côté de l'essentiel : la chaîne du livre dans laquelle l'auteur est, certes, le vecteur du rayonnement culturel d'une nation et une pièce maîtresse mais qui resterait dans la solitude de son œuvre sans les petites mains qui le portent à chaque étape de sa naissance et de son existence.

Bref, le SIEL est une vitrine qui ne rend pas compte de l'écosystème du livre dans sa dimension « industrie culturelle ». La création d'un « Prix SIEL » récompensant des auteurs, des éditeurs ou des libraires, pourrait également constituer un moment à chacune de ses éditions.

Dans les années 70 ou 80, un écrivain marocain était souvent aussi un intellectuel, un militant, parfois un opposant. Aujourd'hui, que reste-t-il de cette figure ? L'écrivain est-il encore un contre-pouvoir ? Les grandes figures de la critique littéraire ont disparu ou se sont tues. La société n'a-t-elle plus besoin de critique ?

Un écrivain a toujours représenté une des figures de l'intellectuel. C'est l'une de ses représentations. Dans les années 70-80 le débat idéologique était prégnant dans le débat public. L'intellectuel pensait contre le pouvoir. Ce qui est une tradition de la définition même de l'intellectuel, penser contre le pouvoir, penser contre le communément établi. Reprenez les écrits de cette période de Tahar Ben Jelloun, Abdellatif Laabi, Abdelkébir Khatibi et de tant d'autres encore…

L'intellectuel n'est plus un contre-pouvoir au sens traditionnel du terme, il ne pense plus contre le pouvoir mais pour renforcer la parole du pouvoir. Cette évolution n'est pas propre au Maroc, elle connait une certaine universalité comme le montre les think tank par exemple ou le phénomène de ce qu'il est convenu d'appeler le complexe militaro-intellectuel qui ne produit pas des armes mais des idées.

Des paroles de contestation existent, certes, mais sont inaudibles et ne trouvent pas d'écho à l'instar des paroles de connivence qui font consensus au sein des pouvoirs. La presse en est la manifestation quotidienne et visible de cette dérive consensuelle, de cette façon de faire bloc autour de la parole dominante : celui qui n'est pas d'accord n'a qu'à se taire, sinon on le fera taire par la fermeture des espaces d'expression que sont en particulier les médias qui, dans l'ensemble,

ne sont plus dans la diversité des opinions.

Une publication comme The Washington Post vient d'établir des règles pour corseter la rubrique « Opinions » qui ne doit publier que des contributions qui prennent « la défense de deux piliers : les libertés individuelles et le libre marché ». Cette règle vient rappeler que les chartes éditoriales ne sont pas faites pour libérer la parole mais pour l'encadrer ! Le fait mérite d'être signalé car l'initiative vient du Washington Post, une référence journalistique et un phare de la liberté de la presse.

Vous avez connu les cafés littéraires de Rabat, les librairies de quartier, les revues clandestines. Que répondez-vous aux jeunes qui disent : "Il n'y a plus d'espaces pour penser ensemble" ?

Oui, en effet, j'ai vécu cette période ou des revues étaient lues sous le manteau et des livres censurés photocopiés clandestinement pour être lus en cachette… J'ai encore dans ma bibliothèque quelques ouvrages photocopiés, des spécimens de ces ouvrages et revues, interdits de diffusion publique… ramenés dans les bagages avec la crainte d'être pris « le livre dans le sac » lors des contrôles douaniers.

Durant ces années, les réunions publiques pour rencontrer ou écouter des écrivains, des penseurs en général étaient organisées dans les universités. Les Instituts français ont joué un rôle important dans ce contexte. écouter.C'était des espaces où les débats culturels en général avaient droit de cité et étaient quasi quotidiens à l'occasion de conférences,

projections de films, représentations théâtrales, expositions, un débat culturel qui ne débordait pas sur des thématiques à caractère politique ou idéologique comme par une sorte d'entente tacite entre les conférenciers et le public venu les écouter.

Je me souviens de cette confidence de Fatima Mernissi qui m'avait dit : « Je présente mes livres à l'Institut Culturel Français car c'est là que se trouvent les lecteurs francophones ». Dans les années 70, 80 ou même 90, les cafés littéraires n'existaient pas et les signatures accompagnées de débat dans les librairies étaient plus que rares…

Le problème actuellement n'est pas l'absence d'espaces pour penser ensemble mais une pensée tenue en laisse par une sorte de consensus général qui bride la pensée synonyme d'esprit critique, un esprit qui apporte la contradiction, remue le couteau dans la plaie pour attirer l'attention sur cette plaie de celui qui la porte. Albert Londres avait écrit cette règle pour le journalisme mais elle reste valable pour les métiers où s'exerce la réflexion « Notre métier n'est pas de faire plaisir, non plus de faire du tort, il est de porter la plume dans la plaie en mettant dans la balance son crédit, son honneur, sa vie. ».

Mais encore une fois, ce n'est pas une spécificité marocaine, cela relève depuis une vingtaine d'années de l'ordre universel. Ce phénomène de « la parole sous le boisseau » est le mieux partagé. Ce n'est plus « cachez-moi ce sein que je ne saurais voir », mais « faites taire cette parole que je ne saurais entendre » ! Ecrire pour se taire est devenue une sorte de règle.

Il faut travailler sur la liberté d'expression qui n'est pas que dans le journalisme pour s'en rendre compte et je travaille sur la question depuis une dizaine d'années pour les besoins d'un livre sur la liberté de la presse qui n'est pas « impossible » seulement en ce siècle mais l'a été à travers l'histoire de l'humanité… toutes civilisations et époques confondues, toutes idéologies et systèmes politiques confondus ! La poésie, les chroniques, les essais d'antan faisaient débat dans les journaux, parfois même dans la rue. Le silence autour des livres vous inquiète-t-il ?

Le silence autour des livres ne m'inquiète pas, il me pousse à réfléchir, à essayer de comprendre et à trouver des explications basées sur des faits et non des vues de l'esprit. Le volume « culturel » s'est réduit dans la presse où il n'y a plus de suppléments dédiés à la culture à proprement parler. En dehors d'Al Alam qui résiste avec son supplément hebdomadaire, la presse en générale réserve à la culture un espace beaucoup plus limité.

Ceci dit, le livre y est présent et on en parle beaucoup, plus même qu'il y une vingtaine d'années.
Tel Quel, L'Economiste sont engagés dans cette voie. Libération, Al Bayane réservent des espaces pour des entretiens avec les auteurs et même Le Matin s'est engagé dans la promotion du livre.

Il n'y a pas de silence autour du livre mais une certaine absence d'analyse littéraire des livres.

Ecrire sur un livre n'est plus, à proprement parler et en général, un acte journalistique de critique littéraire, mais un acte de promotion qui relève de la publicité et qui s'interdit toute réserve sur l'oeuvre présentée en elle-même et pour elle-même. C'est une critique également qui n'inscrit pas les œuvres dans l'histoire de la littérature, des critiques qui abordent les œuvres sans dimension sociale et moins encore politique ou esthétique. C'est une critique qui est plus dans les mondanités que dans la littérature car, en fait, les journalistes qui font office de critiques littéraires ne possèdent pas les outils de la critique littéraire que sont l'histoire, la sociologie, la sémiologie, le structuralisme, la psychanalyse, par exemple.
La lecture pertinente d'une œuvre littéraire passe par la maîtrise des outils de la critique littéraire.
Dans les années 70, 80, 90… les responsables des pages Culture étaient des littéraires de formation, des écrivains confirmés comme Abdelkrim Ghellab qui avait présidé l'Union des Ecrivains du Maroc et Abdeljebbar Shimi qui en était membre actif. Al Alam a gardé cette tradition avec Najib Khoudari qui est passé par la faculté des Lettres et publié de la poésie, Mohamed Bachkar qui a fait des études de littérature et est auteur de plusieurs recueils de poèmes.

Kalid Jamai et Abdallah Memmes à l'Opinion étaient des lauréats de la Faculté des Lettres. Cela ne s'invente pas mais Abdallah Memmes était docteur en littérature qu'il enseignait à l'université. La littérature française n'avait pas de secret pour lui qui savait ce qu'était le Nouveau Roman, la littérature latino-américaine et s'était spécialisé dans la littérature maghrébine.

Pour ma part, j'ai dirigé le supplément culturel de L'Opinion avec une formation en aéronautique, mais surtout littéraire. Le CV que j'avais présenté à L'Opinion se résumait à quelques poèmes et des coupures de presse se faisant l'écho de mes récitals poétiques qui étaient censés résumer mon parcours littéraire avant de mener des études en littérature, avec une concentration en sémiotique et psychanalyse du discours, littéraire ou autre. Pour l'anecdote, un de mes exercices de faculté portait sur l'analyse du discours prononcé par Saddam Hussein le 8 août 1979, quelques jours après une tentative de coup d'Etat déjouée. C'est une façon de dire que l'inconscient ne se manifeste pas que dans la littérature et les arts !

A L'Opinion, la Culture a toujours été une affaire de spécialiste : Nabyl Lahlou, dramaturge et comédien, a dirigé la page Théâtre de l'Opinion, Abdou Achouba, le cinéaste, sa page Cinéma. Abdelkader Benabdallah qui intervenait sur le Cinéma dans la page Culture préparait une thèse en sémiologie de l'image qu'il plaçait sous l'autorité théorique de Christian Metz, la référence en la matière.

C'était le cas également à Al Ittihad Al Ichtiraki dont le supplément que dirige Abdelhamid Jmahri, littéraire de formation et poète, fut dirigé par Hassan Nejmi, littéraire de formation, auteur de plusieurs recueils de poèmes, ancien président de l'Union des Ecrivains du Maroc, Président du Pen Club International, Section Maroc et membre fondateur de la Maison de la Poésie du Maroc, sans oublier Mohamed Achaari, poète et écrivain, qui avait présidé également aux destinées de l'Union des Ecrivains du Maroc, membre de l'Académie du Maroc et ancien ministre de la Culture.

Lamalif, Sindbad et Al Asas pour les mensuels, à une époque où la culture était considérée de gauche au Maroc, aussi bien pour les quotidiens que pour les périodiques, étaient dans la même configuration : la littérature était une affaire de spécialiste de la littérature comme la sociologie, pour prendre un exemple, était une affaire de sociologues selon cette règle que je fais mienne : chacun son métier et les vaches seront bien gardées.
C'est un constat, ce n'est pas une nostalgie !

Le style a changé. L'écriture aussi. Que pensez-vous des romans d'aujourd'hui : trop plats ? trop pressés ? Ou simplement le reflet d'un monde qui court sans pause ? Dans votre propre écriture, sentez-vous que le passé revient comme une urgence ? Écrivez-vous aujourd'hui pour vous souvenir… ou pour ne pas être oublié ?

Je ne pense pas global, je pense au cas par cas. Je vais m'abstenir de porter des jugements qui généralisent.
Les romans d'aujourd'hui sont-ils trop plats, trop pressés, le style a-t-il changé, l'écriture ? Ce sont des termes génériques qui ne rendent pas justice à des individualités. Je pense en particulier à Mahi Binebine, à Mohamed Leftah et à quelques autres qui, pris individuellement, ont écrit des œuvres cohérentes et de portée littéraire incontestable. Je pense à cette littérature carcérale issue des années de plomb (et des camps de Tindouf, avec Ali Atmane) qui a donné des œuvres marquantes qui relèvent de la littérature autobiographique et du témoignage.

Il est indéniable que les romans d'aujourd'hui, au Maroc, ne sont pas écrits comme les romans d'hier. Ainsi en est-il de la littérature française : Claude Simon n'écrivait pas comme Victor Hugo ou comme Emile Zola, Albert Camus n'écrivait pas comme Honoré de Balzac et Philippe Sollers n'écrivait ni comme les uns ni comme les autres.
La séquence historique en littérature, dans son environnement culturel, national et international, des Driss Chraïbi, des Abdelkébir Khatibi, des Khaïr-Eddine, de l'Ecole de Tanger (Mohamed Choukri, Mohamed Mrabet, Driss Charhadi) n'est pas celle des auteurs d'aujourd'hui.

Des livres se publient, certes, mais dans des conditions d'édition qui interrogent : le compte d'auteur et l'édition subventionnée n'ont pas les contraintes de l'édition traditionnelle où la qualité d'une œuvre littéraire n'est pas affirmée par l'auteur lui-même ou un éditeur qui ne prend ni risque financier ni risque intellectuel pour éditer un ouvrage. L'absence de comité de lecture est une absence de filtre qui peut être préjudiciable à une œuvre qui se dit littéraire comme l'absence de contrôle de qualité peut être préjudiciable aux produits de consommation, à la santé même des consommateurs.

Légende : Sur la photo de Gauche à Droite, Jaouad Bounouar remettant un exemplaire du livre Blanc des actes du colloque sur l'édition, au Ministre de la Culture, Mohamed Benaissa, Guy de la Chevalerie, Rpbert Durand, Abdallah Bensmaïn.
Légende : Sur la photo de Gauche à Droite, Jaouad Bounouar remettant un exemplaire du livre Blanc des actes du colloque sur l'édition, au Ministre de la Culture, Mohamed Benaissa, Guy de la Chevalerie, Rpbert Durand, Abdallah Bensmaïn.
Une littérature qui se construit dans la rigueur ne peut faire l'économie du regard extérieur et professionnel dans l'édition. En France, Gallimard, Le Seuil… sont des labels de qualité d'une œuvre littéraire ou de réflexion. Quel éditeur peut se prévaloir de ce statut au Maroc ?

Personnellement, je n'écris ni pour me souvenir ni pour oublier ou pour ne pas être oublié. Je ne sais même pas pourquoi j'écris et je ne me suis jamais posé cette question… en dehors du journalisme qui est « un métier de plume » que j'ai exercé durant une cinquantaine d'années pour me loger et me nourrir, pour subvenir aux besoins de ma famille.

Dans votre génération, publier était une aventure collective : discussions, soirées, tracts, refus. Quel est le livre marocain des années 70, 80 ou 90 que vous souhaiteriez voir réédité aujourd'hui pour qu'une nouvelle génération y trouve sa voix ?

Une génération littéraire n'a pas une voie, elle a des voies. Driss Chraïbi, Aziz Lahbabi, Ahmed Sefrioui appartiennent plus ou moins à une même génération, mais quelle similitude entre « La boite à merveilles » de Sefrioui et « Le passé simple » de Chraïbi ? De fait pour ma génération et celle qui l'a précédé, la littérature était en effet une aventure collective.
En France, André Breton ne serait pas André Breton sans le Surréalisme qui fit entendre les voix de Paul Eluard, Louis Aragon, Guillaume Apollinaire, l'inventeur du calligramme poétique, par exemple. En Tunisie, le groupe qui s'était constitué autour de la revue Alif a donné des noms comme celui de Salah Garmadi, Mohamed Aziza, Moncef Ghachem et Ridha Kefi. En Algérie, Jean Sénac et son émission « Poésie sur tous les fronts » ont donné les poètes de la génération des années 70 qui fait toujours référence, avec Youssef Sebti, Abdelhamid Laghouati, sans oublier que le groupe Aouchem que fréquentait Sénac a donné les grands peintres de ces 50 dernières années : Issiakhem, Khadda, Martinez, etc. Moi-même, j'évoluais dans un groupe créé à mon initiative, Le Terrain Vague qui se constituait de jeunes poètes en construction, si l'on peut dire, ainsi que le dit Lacan de l'enfant. Un jeune poète, un jeune écrivain a besoin des ainés pour l'aider à s'améliorer, d'un environnement humain et culturel pour s'épanouir à travers l'échange et la lecture, comme un enfant a besoin de ses parents pour apprendre à marcher et même à parler.
Dans cette dynamique le Maroc a fait école avec Souffles, une revue et un groupe animés par Abdellatif Laabi

, dont sont issus les Tahar Ben Jelloun, Mostafa Nissaboury, Abdelaziz Mansouri, et tant d'autres romanciers et poètes encore.Alif, Souffles, Poésie sur tous les Fronts furent porteurs de la révolution poétique, picturale et littéraire au Maghreb des années 60-70, sans oublier Intégal portée par Mohamed Melihi et la critique d'art Toni Maraini ou Pro Culture fondée et animée par Omar Malki, un véritable esthète de la poésie si cette expression signifie quelque chose.

L'esprit de groupe ne semble plus souffler sur la littérature Maghrébine, en général, marocaine en particulier. Si la production y est florissante, aucune revue ne semble porter cette dynamique et chaque auteur travaille dans la solitude, loin d'une quelconque dynamique de groupe comme en furent des modèles Alif, en Tunisie, Souffles au Maroc, dans les années 60-70.

Si la poésie est inexistante, dans cette littérature des années 2000, la complexité des formes littéraires et de la pensée semble avoir cédé devant la tentation de séduire que porte le maître-mot : communiquer. Ebranler le lecteur dans ses convictions, le faire adhérer à une vision du monde et de la société, fomenter la révolte esthétique semblent être devenus des archaïsmes littéraires qui ne font plus rêver les romanciers souvent autoproclamés, portés par une critique littéraire mondaine à souhait et de connivence qui s'autorise d'elle-même et seulement d'elle-même et jamais de l'histoire littéraire.

Quel livre, j'aimerais voir réédité ? Je n'ai pas de réponse à cette question par contre je conseillerais à un « jeune » auteur « en construction » de lire « L'enfant de sable » de Tahar Ben Jelloun, « Le chemin des ordalies » de Abdellatif Laabi, « La mère du printemps » de Driss Chraïbi, « Le livre du sang » de Abdelkébir Khatibi, « Les étoiles de Sidi Moumen » de Mahi Binebine, pour la littérature marocaine et de s'imprégner de la littérature mondiale, ne serait qu'à travers ses incontournables, classiques et contemporains. En poésie, je lui conseillerais sans hésiter la poésie de Tahar Ben Jelloun, Abdellatif Laabi et les poètes palestiniens dont il a traduit les poèmes, Mostafa Nissaboury,

Mohamed Loakira, Mohammed Khaïr-Eddine, Abdelaziz Mansouri… et l'incontournable « Le lutteur de classe à la manière taoïste » de Abdelkébir Khatibi.

J'attirerais également son attention sur ce fait : nul n'est à sa propre école selon le principe que l'économie du langage à laquelle appartient la littérature est une économie circulaire. Depuis les temps les plus reculés, l'humanité ne fait que recycler les mots et les idées des générations passées… C'est peut être ça la grande leçon d'humilité d'Abou Nouwas qui demande à son Maître de l'autoriser à écrire des poèmes et qui l'autorisa sous condition : commencer par apprendre 1000 poèmes. Revenu annoncer à son Maître qu'il avait appris 1000 poèmes, celui-ci lui demanda de les oublier avant d'être autorisé à écrire de la poésie. La lecture de « L'auteur et ses doubles » de Abdelfattah Kilito est un chemin qui peut mener à cette forme d'humilité.

Dans la même perspective comment ne pas citer Rachid Boudjedra « En fait, écrire, c'est se souvenir, comme disait Proust. Se souvenir non seulement de soi-même mais aussi des autres textes. Nous retrouvons là la tautologie de l'intertextualité où finalement nous disons toujours la même chose, où toute littérature est la répétition d'une autre littérature et ainsi de suite. » ou encore Jorge Luis Borges qui disait « Quand on commence à écrire, on imite ses maîtres, par modestie ou par ambition. ».
D'abou Nouwas à Rachid Boudjedra, en passant par Jorge Louis Borges, l'écriture s'inscrit dans une forme d'épigonisme, souvent assumé,

parfois nié, comme le montrent l'emprunt et le plagiat dans la littérature, la musique et les arts d'une façon générale.

Enfin, si vous pouviez parler au jeune homme que vous étiez en 1975, dans une revue militante ou une salle de rédaction, que lui diriez-vous à la lumière du monde littéraire de 2025, dans un monde où on like, scrolle… et oublie, un monde où on peut s'autoéditer en un clic. Est-ce une libération ou une solitude ?
Je lui dirais de la façon la plus simple qui soit qu'il ne faut pas lâcher la proie pour son ombre, la réalité pour son simulacre, la vérité pour le mensonge qui lui en tient lieu, par exemple dans l'information, sous forme de fake news et de deep fake. Comme Mr Jourdain, il doit apprendre à faire la différence entre ce qui est prose et ce qui est poésie ! En somme un écrivain comme un journaliste ne vient pas au monde par génération spontanée mais appartient à une lignée, s'inscrit dans l'héritage des maîtres qui l'ont précédé… Ni Dieu ni Maître est un slogan qui n'a pas de prise dans la réalité.
C'est André Breton qui disait qu'un mauvais poème reste un mauvais poème, fut-il surréaliste. Autrement dit, un mauvais poème est un mauvais poème qu'il soit écrit au crayon, au stylo, à la machine à écrire ou au clavier d'ordinateur, comme un plagiat reste un plagiat, copié d'un livre ou d'un fichier électronique.
J'expliquerais à ce jeune auteur ou journaliste que l'écrivain et le journaliste ne se font pas écrire leurs œuvres et leurs articles par d'autres personnes ou par l'Intelligence Artificielle Générative. La littérature comme le journalisme ne sont pas du « prêt à penser » ou du « prêt à écrire », ce sont des signatures qui ne s'approprient que leur création et jamais celle d'un autre auteur, d'un autre journaliste ou d'une application d'Intelligence Artificielle qui fonctionne selon des algorithmes, fut-elle le génie littéraire et journalistique lui-même… qui ne peut l'être, en fait, qu'en apparence et seulement en apparence.
Le journalisme n'est pas dans la synthèse documentaire, aussi fine et originale soit-elle, il est dans la recherche de la vérité qui se base sur des faits, une enquête ou un reportage se déroulent sur le terrain et non dans un bureau, devant un écran d'ordinateur et ses moteurs de recherche ou dans une bibliothèque,

aussi bien garnie soit-elle. Le commentaire est une sorte de perversion du journalisme factuel – ce qui est une tautologie, car le journalisme ne peut être que factuel ! - car une opinion n'est pas un fait.
Meta affirme que les hallucinations (erreurs) de l'intelligence artificielle sont des « déclarations confiantes qui ne sont pas vraies », alors que Microsoft qui intègre l'IA dans ses PC affirmait de son côté que les systèmes d'IA sont « conçus pour être persuasifs, pas véridiques ». Un fait est vrai dans sa matérialité non dans sa représentation.

C'est en cela que l'Intelligence Artificielle Générative est contre-productive dans le journalisme. En somme il n'y a que les mauvais journalistes qui s'investissent dans l'Intelligence Artificielle Générative et à la question « qu'est-ce qu'un mauvais journaliste ? », la réponse est « c'est celui qui n'est pas Bob Woodward », le journaliste du Washington Post rendu célèbre par le Watergate qui fit tomber le président américain, Richard Nixon, non pas par ses commentaires mais par les faits qu'il avait révélés et rendus publics. Le mauvais journaliste en somme, c'est celui qui ne cherche pas les faits pour établir ou rétablir la vérité.

Cet état d'esprit est devenu systématique avec l'intelligence artificielle générative où l'on assiste à l'appropriation pure et simple des créations algorithmiques par leurs usagers qui se proclament écrivains, journalistes, essayistes, poètes. Bien entendu, il n'agit pas de condamner l'Intelligence Artificielle Générative qui est une révolution en soi mais de signaler les dérives qu'elle provoque, les effets pervers qu'elle porte en son Adn qui seront peut être corrigés ou minimisés à l'avenir mais il ne s'agit pas de faire des prédictions, il s'agit de questionner le présent…

L'OPINION DES JEUNES

L'INFORMATION À L'ORDRE DU JOUR!

SUIVEZ L'ACTUALITÉ DE L'OPINION DES JEUNES

POLITIQUE, ÉCONOMIE, SANTÉ, SPORT, CULTURE, LIFESTYLE, DIGITAL, AUTO-MOTO,
ÉMISSIONS WEB TV, PODCASTS, REPORTAGES, CONFÉRENCES, CHRONIQUES VIDÉOS...

TOUTE L'INFORMATION À L'ORDRE DU JOUR ET EN CONTINU

www.lodj.ma

SCAN ME!

@lodjmaroc

WWW.PRESSPLUS.MA

I-MAGS SPÉCIAUX

VOS MAGAZINES THÉMATIQUES & INTERACTIFS

MAGAZINES SPÉCIAUX HYPER CONNECTÉS, AUGMENTÉS ET FEUILLETABLES EN LIGNE SANS MODÉRATION

www.pressplus.ma

SCAN ME!

QUE VOUS UTILISIEZ VOTRE SMARTPHONE, VOTRE TABLETTE OU MÊME VOTRE PC,
PRESSPLUS VOUS APPORTE LE KIOSQUE DIRECTEMENT CHEZ VOUS